

2m11. 2774. 9

Université de Montréal

ARBATA OU LA MÉMOIRE RETROUVÉE

suivi de

BIBLIOTHÈQUES INVISIBLES

par
Gisèle Guay

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en études françaises

Mai 1999

© Gisèle Guay, 1999



PA 4555 1188

35

U54

2000

v. 003

Université de Montréal

ABBATAJOLA VÉMOIRE RETROUVÉE

titre de

ÉCOLES INVISIBLES

Clair Guay

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise en arts (M.A.)
en études françaises

Mars 1999

Clair Guay, 1999



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

ARBATA OU LA MÉMOIRE RETROUVÉE

suivi de

BIBLIOTHÈQUES INVISIBLES

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Président-rapporteur : Micheline CAMBRON

Directeur de recherche : François HÉBERT

Membre du jury : Gilbert DAVID

Mémoire accepté le

Remerciements

Je remercie les personnes suivantes pour leurs conseils et leur contribution:

Gerald Beasley
Andrée Boulé
Ioulia Bourianova
Danielle Gagnon
Alexandra “Vladimirovna” Gregory
François Hébert
Viktor Klimenko
Kathryn L. Kollar
Sylvie Normand
Johanne Simard
Ruth Sonksen (PYT XAHCOBHA COHKCEH)
Francine Vincelette

Ainsi que tous mes collègues de la bibliothèque du Centre canadien d’architecture.

CHAPITRE 1

C'est dans la pénombre d'une fin d'après-midi de novembre que X but son premier verre de thé en terre russe. Et elle s'étouffa. Une petite toux, espacée, qui dégénéra en quinte. Plus elle tentait de respirer normalement, plus elle toussait. Son hôte, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski, lui donna des tapes dans le dos. "Respirez normalement, chère madame. Tout doucement. Prenez votre temps." C'était un début plutôt embarrassant pour la première rencontre de son voyage d'affaires.

Elle était arrivée à Moscou la veille, tard en soirée. Avant de quitter l'aéroport Cheremetievo, elle changea quelques dollars pour ensuite s'engouffrer dans un taxi officiel, non sans avoir négocié le prix de la course. Malgré sa grande fatigue et une drôle de douleur au ventre, elle gardait toute sa tête. Les chauffeurs de taxi cherchent à abuser des touristes, mais moi je sais que le prix de la course ne doit pas dépasser tant. Et il faut payer en roubles, non en dollars, bien entendu. Outre une affiche de McDonald's, il n'y avait rien sur la route et seuls quelques réverbères espacés donnaient une faible lumière. Le ciel était d'encre. Le chauffeur dit qu'il neigerait bientôt, que cela se sentait dans l'air et ils se mirent à parler de neige et de froid. Il était heureux de parler anglais et elle, de la neige.

Elle eut à peine le temps de rejoindre sa chambre aux résidences de l'université Lomonossov. Il s'en fallut de peu pour qu'un accident embêtant ne se produise. La diarrhée la tint éveillée une bonne partie de la nuit. Le repas servi dans le vol Prague-Moscou avait eu un drôle de goût. J'aurais dû ne pas y toucher. Trop tard à présent. Je paie pour ma gourmandise. Il était midi passé quand elle se réveilla. Il neigeait à plein ciel.

Rétablie et pleine d'assurance, X prit le métro de Moscou le lendemain de son arrivée, vers 15 heures. Au musée où elle travaillait, à Montréal, un conservateur lui avait parlé du célèbre métro de la capitale russe. Il s'était rendu en Russie soviétique pour préparer une exposition au cours des années 80. Ce sont de véritables palais souterrains, en particulier les stations de la ligne circulaire. Je vous dis, vous y verrez des marbres, des mosaïques et des lustres gigantesques. Mais soyez vigilante aux stations de correspondance! Elles portent souvent un nom qui diffère selon les lignes qui les traversent. Quant aux escaliers roulants menant aux quais, ils sont immenses et beaucoup plus rapides qu'à Montréal. La première fois, j'ai perdu l'équilibre et failli tomber. On descend très vite. X avait donc pris soin de se familiariser avec les stations grâce au plan des trajets du Guide Bleu. Pour chaque rendez-vous inscrit à son agenda, elle avait repéré la station de métro la plus proche.

Les portes du wagon étaient sur le point de se refermer. Où suis-je? X venait de réaliser qu'elle ignorait le nom de la station d'où elle partait! Difficile de retrouver le chemin du retour dans de telles conditions. Elle n'eut que le temps de noter ces lettres, BXOД, avant que la rame ne s'engage dans le tunnel. Ouf! Il s'en était fallu de peu! Moi d'habitude si prévoyante. Bah, ce voyage m'a demandé une telle préparation, et en si peu de temps, que je ne pouvais penser à tout. Elle descendit à la station Barrikadnaia, sur la ligne circulaire.

Un air étouffé d'harmonica, ou plutôt de contrebasse, se fit entendre alors qu'elle montait dans la cage d'escalier non éclairée de l'immeuble où habitait M. Yaroshevski. À moins que ce ne soit de l'accordéon? Difficile à dire. Des notes lointaines mais

néanmoins audibles. Deux portes par palier, toutes pareilles, toutes de bois massif, sans fenêtre ni œil magique. Plein de serrures, plusieurs par porte, bigarrées. Il était 16 heures précises quand elle donna un long coup de sonnette, suivi d'une pause, puis quatre petits coups secs et un dernier coup rapide précédé d'une seconde pause. La porte s'entrouvrit, juste assez pour que X puisse y glisser un bout de papier avec le mot de passe. Bobino.

Elle était maintenant seule dans une pièce qui tenait lieu tout à la fois, lui semblait-il, de bibliothèque, salon, salle à dîner et salle de travail. M. Yaroshevski préparait de nouveau du thé dans la cuisine. X respirait normalement, la toux s'étant calmée.

Une curieuse, une unique lampe était allumée mais trop d'objets entassés les uns sur les autres tout autour faisaient écran à sa lumière blafarde. X n'y voyait que des ombres. Dans un coin se trouvait un bocal de billes de couleur et de taille variées. L'espace d'un moment, elle vit des yeux qui la regardaient et qui semblaient vouloir lui parler. Elle se rappela une conversation au musée, avec Nathalie. Quelle heure pouvait-il être à Montréal? 17 heures à Moscou, cela voulait dire 9 heures. Une journée qui commence là-bas alors que la mienne se termine.

Sous une table d'appoint, une pile de revues reposait de façon précaire. Elle reconnut la couverture. CA. Tous des CA? Trop beau pour être vrai. Elle prit les premiers numéros, s'approcha de la lampe. Des CA, en effet, mais pas des Sovetskaia arkhitektura, non. C'était son ancêtre, Sovremennaja arkhitektura publié de 1926 à 1930. Encore plus rare. Et en excellente condition. Si le reste de la collection est à la hauteur de ces revues, je vais dépenser tout mon argent chez M. Yaroshevski. Mais de la collection de qui s'agit-il au juste?

Je serai heureux de vous accueillir chez moi pour discuter de la vente de la collection de livres, revues et autres documents imprimés traitant d'architecture soviétique. Dans sa lettre, M. Yaroshevski avait parlé de "la" collection. Pourquoi n'avait-il pas dit "ma" collection? Avait-il d'autres collections sous son toit? Vendait-il au nom de quelqu'un d'autre? À moins que ce ne soit une maladresse de quelqu'un dont le français n'est pas la langue maternelle. Moi-même, qui me considère comme presque parfaite bilingue, j'ai fait rire de moi dans une bijouterie lors de mon dernier voyage à New York. Ma montre s'étant arrêtée, j'ai demandé: would you please replace the piles?

Langue maternelle ou pas, la lettre était écrite dans un excellent français. Je vous prie, chère madame, de suivre ce petit rituel pour que je puisse vous identifier lors de votre arrivée chez moi. À Moscou, vous comprendrez, on n'est jamais trop prudent. Coups de sonnette comptés et mot de passe! Cela avait paru un tantinet enfantin à X. Des jeux d'enfants, et de la part d'un homme de plus de 70 ans! Malgré tout, elle y avait pris un certain plaisir, mais cela elle n'en avait parlé à personne. Nathalie, elle, avait été charmée sur le coup. Et puis, il y avait ce Bobino qui la tracassait. Nathalie était trop jeune pour avoir la même idée que X. Et M. Yaroshevski ne pouvait logiquement penser comme X. Donc, à qui ou à quoi avait-il pensé en choisissant Bobino? Il s'agissait sûrement du célèbre music-hall de Montparnasse. Ces vieux Russes sont tous francophiles, c'est bien connu. Et elle se mit à rêvasser.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski revint avec le thé et des livres. Vous savez, je ne suis pas un collectionneur, dit-il en me versant un second verre. Il lui présenta quelques livres, les ouvrit aux bonnes pages, là où il y avait des illustrations à couper le

souffle ou des dédicaces d'architectes importants. Il pointa du doigt la pile de CA. Si X avait été présente d'esprit autant que de corps, elle n'aurait pu qu'être éblouie. Or elle écoutait distraitement, acquiesçant aux bons moments comme une automate. Elle aurait préféré qu'il se taise et la laisse toute à sa rêverie. Tiens, il lui sembla entendre de nouveau cette musique de contrebasse, non d'harmonica, entendue lors de son arrivée.

Elle fit un geste maladroit et faillit renverser du thé sur Konstrouktsiia arkhitéktournykh i mashinnykh de Iakov Tchernikov. Elle se ressaisit à temps. Ruiner un livre évalué à quelques centaines de dollars, cela aurait été impardonnable. Elle marmonna de vagues excuses: décalage horaire, fatigue... Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski sourit. Il avait craint qu'elle ne soit plus intéressée à la vente. Elle lui semblait si lointaine. Ils conclurent que d'autres rencontres seraient nécessaires pour que X puisse examiner la collection et la comparer à la liste des desiderata, minutieusement établie et mise à jour par Nathalie, l'assistante de X au musée. Elle prit rendez-vous pour le surlendemain.

Il faisait noir lorsqu'elle quitta l'appartement. Le métro était situé à deux pas de l'immeuble. C'est là qu'elle se perdit. Elle était certaine d'avoir pris la bonne direction, elle avait même reconnu des stations, pas le nom mais des mosaïques et des sculptures. Elle croyait se souvenir que le trajet à l'aller n'avait pas été aussi long, dix stations de métro, pas plus. Mais cette fichue station du nom de BXOД ne semblait plus exister. Elle était sur la ligne circulaire et, c'est le cas de le dire, elle tournait en rond. Elle montra le calepin dans lequel elle avait griffonné le nom et fit des gestes pour qu'on lui indique vers où aller. Une dame de noir vêtue sourit, non, elle riait. Elle lui montra une direction.

Un long couloir mena X à une autre station, mais ce n'était pas ВХОД. Un jeune homme portant de lourds sacs de plastique lui fit suivre un autre couloir. Là, elle vit le mot sur un écriteau mais pas sur le quai où normalement se trouvait le nom des stations. C'est sûrement un mauvais rêve. Je suis dans l'avion Prague-Moscou et je fais un cauchemar à cause du repas. Elle décida enfin de prendre les escaliers roulants et de sortir. Tout près se trouvait un hôtel où elle demanda un taxi. Quinze minutes plus tard, elle se retrouvait dans sa chambre aux résidences de l'université Lomonossov.

Tout en prenant un bain pour se détendre, cette phrase de Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski lui revint en mémoire. Je ne suis pas un collectionneur. Distracte par sa rêverie, elle avait peut-être mal entendu. Qu'est-ce que tout cela signifie? Je viens de voir des livres et des périodiques, introuvables chez les libraires américains et européens, qui valent une fortune. S'agit-il d'un imposteur? D'une collection volée? La mafia me traque-t-elle? Si oui, elle aura tourné en rond avec moi dans le métro de Moscou. Elle sourit à cette idée. Dire que j'ai 100 000 \$ à dépenser en Russie! Pas un sou de moins! Et je suis tout juste bonne à me perdre dans le métro et à m'étouffer avec du thé.

CHAPITRE II

Il n'avait pas cessé de neiger depuis l'arrivée de X à Moscou. De gros flocons duveteux qui tombaient lentement, avec application. On était à la mi-novembre et c'était la première neige de l'année.

Munie de sa lettre d'introduction, elle suivit une vieille dame, grossie par plusieurs chandails, à travers des couloirs aux lourdes portes fermées. Un petit homme au crâne dégarni la reçut. La directrice de la Bibliothèque nationale des beaux-arts, Anna Petrovna Bourianova, ne peut vous recevoir. Elle est décédée la semaine dernière. En quoi puis-je vous être utile? L'anglais était couci-couça et le ton, tout juste poli. L'homme, visiblement ennuyé par la visite de X, lisait maintenant la lettre signée par feu madame Bourianova. Quelques mots pour confirmer le jour et l'heure du rendez-vous.

Le bureau était minuscule, dénudé et impersonnel. Quelques périodiques traînaient ici et là. La fenêtre sale donnait sur la perspective Kalinina. J'aime ce mot. Comme il est beau! Perspective! Ah! La fameuse perspective Nevski de Saint-Pétersbourg immortalisée par Gogol. La Venise du nord. Saint-Pétersbourg, Petrograd, Leningrad et, enfin, de nouveau Saint-Pétersbourg. Le passé rejoignant le présent. Ou est-ce le présent qui retourne au passé?

J'ai entendu parler du Musée de l'architecture. Une des institutions les plus importantes en Amérique, je crois. En effet. Je travaille à la bibliothèque du musée. Voici ma carte. Il jeta un coup d'œil distrait sur le petit carton. Notre mandat est de recueillir, préserver et interpréter livres et revues anciens et récents. Le Musée de l'architecture est une jeune institution, à peine quinze ans, ce qui explique que certains domaines laissent encore voir des lacunes. Dans ma correspondance avec madame

Bourianova, j'avais cru comprendre que votre bibliothèque serait intéressée à se départir de certains livres. Je suis à la recherche de titres traitant d'architecture soviétique. Je demande également l'autorisation d'utiliser vos livres de référence.

Le mot magique n'avait pas été dit mais elle savait que l'homme avait compris. En effet, il l'invita à passer à un autre bureau. Peu après, une dame, portant autant de chandails que la première mais plus jeune, arriva avec deux verres de thé.

Nous avons une importante collection composée uniquement de doubles et triples exemplaires. Nous les gardons, par tradition. Mais l'espace se fait de plus en plus rare dans nos magasins. Ces livres pourraient, je dis bien pourraient, éventuellement quitter la bibliothèque, moyennant certaines conditions. Sucre? Le thé était brûlant. L'homme, sans doute plus habitué que X, prenait déjà de petites gorgées. Il déboutonna son veston.

Besoin d'espace! Le pauvre homme ne pouvait quand même pas avouer que la Bibliothèque nationale des beaux-arts avait un urgent besoin d'argent pour payer le salaire de ses employés. Sans oublier le chauffage! X était au courant de la situation difficile, voire dramatique, des bibliothèques russes. De nombreux articles avaient été publiés dans des revues professionnelles de bibliothéconomie depuis 1991. Et l'homme n'ignorait pas qu'elle savait tout ça.

Ils sont donc prêts à vendre leurs doubles. Et probablement des exemplaires uniques. Mais à quel prix? X connaissait la valeur des livres sur les marchés nord-américain et européen, mais pas en Russie. Faut-il diviser les prix connus par 2 ou par 10? Si un numéro des années 30 de URSS en construction se vend 200 florins chez le libraire hollandais Vloemans, combien vaut-il à Moscou? Il s'agit de payer un juste prix, ni trop mais ni trop peu. Tout un défi! Sa mère lui avait toujours dit: tu as la bosse des affaires.

Pourquoi étudier en histoire de l'art? C'est sans avenir. Et elle avait gagné, comme toujours. Quelques années à vivoter puis la raison avait pris le dessus: retour aux études dans un domaine où il y a de l'emploi, à savoir maîtrise en bibliothéconomie. Et depuis huit ans, bibliothécaire responsable des acquisitions à la bibliothèque du Musée de l'architecture: gestion de budget, participation aux politiques de développement des collections, supervision de personnel, évaluation de dons...

Notre bibliothèque est à votre entière disposition pour vos recherches. Je vais faire préparer un laissez-passer spécial. Si vous avez des problèmes, je serai très heureux de vous aider personnellement. Je m'appelle Boris Antonovitch Astrov. Je présume que vous lisez couramment le russe?

Je déchiffre le cyrillique et je me débrouille assez bien avec des ouvrages de référence bibliographique. Bien sûr, je sais que CAMOBAP se lit samovar et que le sigle CCCP sur le chandail des joueurs de hockey d'avant Gorbatchev voulait dire SSSR ou URSS. Elle fit une pause. Auriez-vous la gentillesse de me dire ce que signifie ce mot?

Boris Antonovitch Astrov regarda le fameux calepin de la veille. ВХОД! Il affichait un sourire si grand que X vit briller quelques amalgames en or. Je sais, lui dit X, que c'est le nom d'une station de métro. Chose curieuse, je n'arrive pas à la retrouver sur le plan des trajets. Pourtant, je n'ai pas rêvé, je m'y suis retrouvée à deux reprises, hier et aujourd'hui. Du coup, il se mit à rire puis il cessa aussi sec, sans doute de peur de compromettre les futures négociations. Puis il dit : ВХОД veut dire "entrée". On retrouve ce mot dans toutes les stations de métro. Et à bien d'autres endroits aussi. Quant à "sortie", c'est ВЫХОД. X dit ah! Puis elle but quelques gorgées de thé pour se donner bonne contenance.

CHAPITRE III

Sans le professeur Richard Brault, rien de cela ne serait arrivé. Je serais chez moi, bien tranquille. Qui aurait cru que cet ancien professeur de la Faculté d'Aménagement aurait pensé au musée? Je me souviens de notre surprise lors du téléphone du notaire, à la fin d'août, demandant qu'un représentant de la bibliothèque soit présent à la lecture de son testament. Que dire de l'air ahuri de la famille Brault en me voyant arriver? Quelle histoire! En souvenir de ma très chère épouse née à Moscou, et malheureusement décédée avant moi, je lègue à la bibliothèque du Musée de l'architecture la somme de 100 000 \$ pour l'achat de livres traitant d'architecture soviétique. Ce montant devra être dépensé intégralement en Russie et les achats devront se faire au plus tard quatre mois après mon décès. Certains donnent à la Fondation des maladies du coeur, d'autres financent des bibliothèques. Ces derniers sont assez rares, il est vrai.

Sur l'Arbat, première rue piétonne de Moscou, un montreur d'ours faisait danser un ourson enchaîné et muselé. Il marquait le rythme avec un tambourin et l'animal se dandinait d'une patte sur l'autre. Les touristes étaient fascinés. Plus loin, des nostalgiques de l'ère communiste vendaient livres et revues à la gloire de Staline. Ils avaient installé une table pliante où quantité d'ouvrages récents étaient disponibles. Peu leur importait la neige qui mouillait leur marchandise. Des femmes et des hommes fiers d'afficher leur foi pour l'oncle Joseph. X s'arrêta pour feuilleter quelques bouquins.

Rien ne presse de rentrer pour me retrouver seule dans ma petite chambre des résidences universitaires. C'était le grand compromis de ce voyage d'affaires. Le coût exorbitant des chambres d'hôtels moscovites l'avait presque obligée à choisir cette option.

Les clauses du testament de Richard Brault stipulaient qu'un certain pourcentage, fort maigre, du 100 000 \$ devait servir aux déplacements et à l'hébergement.

Sans trop savoir comment, la place Rouge était devant X et une ancienne chanson de Gilbert Bécaud lui remonta aussitôt à la mémoire. Je devais avoir 5 ou 6 ans quand cela tournait à la radio. "La place Rouge était blanche, la neige faisait un tapis." La cathédrale de Basile-le-Bienheureux, tout au fond, a l'air encore plus irréaliste avec toute cette neige qui tourbillonne. Ces gens affairés qui s'en retournent à la maison après le travail. Que de monde! "Il avait un joli nom mon guide, Nathalie."

Tout en fredonnant, X esquissa quelques pas de danse et se retrouva à quatre pattes. Elle palpa le sol : c'était de la glace vive. La neige tombait de plus en plus drue. À peine si elle distinguait la cathédrale, à peine si elle voyait à deux pas devant elle. Elle eut soudain l'impression de se retrouver toute seule, que tous ces gens avaient subitement disparu. Elle toucha à des planches. Où suis-je? Je n'ai pu quitter la place Rouge. L'enceinte du Kremlin est en briques, pas en bois. À moins que ce soit un de ces nombreux kiosques qui vendent des souvenirs.

Brouhaha, cris d'enfants. Coups contre ce mur sur lequel elle tentait, en vain, de prendre appui pour se relever. Les cris, par moments, ressemblaient à du français. Le vent, sûrement, qui distors^{ionne} les sons. Encore des coups contre la paroi. Une balle qu'on lance? Plutôt une rondelle? Une partie de hockey aurait-elle lieu en ce moment sur la place Rouge au coeur de cette tempête de neige? Les coups et le brouhaha s'estompèrent graduellement. X réussit à se relever et à avancer à petits pas incertains. Ses genoux

étaient endoloris. La neige diminuait d'intensité. La foule était aussi nombreuse qu'à son arrivée et aucun joueur de hockey n'était en vue.

Il fouillait dans des boîtes, des tiroirs et même des valises. Fébrilement, il sortait des livres, les rangeait avec soin en des piles distinctes, soufflait sur la poussière accumulée. Voilà une occasion unique qui se présente à moi. Je dois tout faire pour réussir à me défaire de tous ces livres maudits qui ont empoisonné mon existence.

Dans son bureau froid, à la lueur d'une faible ampoule électrique, Boris Antonovitch Astrov faisait et refaisait des calculs en souriant.

CHAPITRE IV

Étendue sur son lit, X lisait un roman. Le thé, préparé grâce à un chauffe-eau à immersion, petit bidule fort pratique pour voyageur averti, reposait sur la table de chevet. D'autres auraient préparé la journée du lendemain, pas elle. À chacun de ses voyages d'affaires ou congrès à l'étranger, X terminait invariablement la journée en se changeant les idées. D'ailleurs, tous les documents étaient sagement rangés dans sa serviette.

C'est Nathalie qui lui avait parlé de ce roman de Margaret Atwood où il était question d'un talisman. "*During the bad period, the little girl always kept a cat's eye in her pocket.*" *Cat's eye*? Qu'est-ce que c'est? C'est une sorte de bille dont le motif évoque l'œil du chat. J'ai moi-même joué avec des *cat's eyes* et aussi des *alleys*, *taws* et *shooters* à des jeux qui s'appelaient *eggs in the bush*, *three holes* et *conqueror* dans mon Terre-Neuve natal. Nathalie était ainsi, passant de l'anglais au français sans prévenir, et ce aussi habilement qu'un chat sautant d'un meuble à l'autre.

X lui expliqua que la seule façon de jouer, pour elle, consistait à faire rouler et entrechoquer les billes sur un plancher de ciment ou de bois. Elle ne dit rien d'autre. Si vous voulez, je peux vous montrer comment jouer à *eggs in the bush*. X ne répondit pas.

Je termine le chapitre de *Cat's Eye*, une dernière gorgée de thé et dodo. Elle se frotta les genoux. Des ecchymoses vont sûrement paraître. Demain sera une journée bien remplie. M. Yaroshevski m'attend pour discuter. Les effets du décalage horaire devraient avoir disparu. Pourtant, je me sens lasse. Ma promenade sur la place Rouge était peut-être de trop. J'aurais dû rentrer directement.

L'homme continuait de classer des livres et toutes sortes de papiers. Des cartes postales s'entassaient dans un coin, à côté d'un bocal de billes. Des modèles réduits

d'édifices entouraient le samovar. Des revues trouvaient appui sur des microsillons. Et une forte odeur de poussière s'élevait de tout ce remue-ménage. Pas le temps d'ouvrir les fenêtres pour faire aérer. Il faut que tout soit prêt pour demain.

Vers minuit, X se leva en vitesse. Encore la diarrhée. Heureusement que j'ai pris soin d'apporter des rouleaux de papier de toilette. Le leur n'est pas très doux. Aie! Ça y est, mes hémorroïdes refont surface. Où ai-je rangé mon tube d'Anusol? La douleur la tint éveillée. Ce serait un heureux hasard si je trouvais tout ce que je cherche chez M. Yaroshevski. Si tel était le cas et que je boucle la transaction en peu de temps, que ferais-je jusqu'à mon retour? Je suis en Russie pour trois semaines. Plusieurs bibliothécaires russes sont membres de l'International Federation of Library Associations. J'ai bien fait d'apporter le répertoire de l'IFLA. Ce serait l'occasion rêvée pour rencontrer des collègues et nouer des relations professionnelles. Elle s'endormit enfin mais pour se réveiller deux heures plus tard afin d'uriner, à cause du thé bu en soirée.

Aux petites heures du matin, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski ouvrit tout grand les fenêtres. La pièce était devenue un musée. Il avait même préparé des petits cartons d'identification en français. Sa fatigue frôlait l'épuisement. Le sort en serait jeté dans quelques heures. Il mit un microsillon sur une vieille table tournante qui tenait encore le coup. Un petit morceau de musique qui, toujours, le détendait. Un solo d'harmonica, non plutôt de contrebasse. Difficile à dire. Puis il lava ses plus beaux verres, des pièces gravées et dorées et quelques assiettes de fine porcelaine si blanche, si pure qu'elle en était translucide. Il frotta deux porte-verres en argent ciselé. Tout doit être impeccable. Je

préfère en faire trop que pas assez. Il me reste encore quelques heures pour préparer des zakouski . Où ai-je rangé ce beluga noir que je gardais pour les grandes occasions?

CHAPITRE V

Ce n'est que confortablement installée chez Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski que X réalisa qu'elle n'avait pas la liste des desiderata. Quand l'ai-je vue pour la dernière fois? Je l'ai consultée dans le vol Prague-Moscou. Ou était-ce Montréal-Prague? Je n'ai pu la perdre bêtement. Me l'aurait-on volée? Quand même! Le déroulement de la journée en était grandement affecté et X était on ne peut plus embarrassée. Je ne peux m'engager dans aucun achat sans vérifier, au préalable, avec la précieuse liste.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski essayait maladroitement de cacher sa déception. Il était au bord des larmes. Il s'excusa pour aller se ressaisir dans la cuisine. Il en avait vu des pires dans sa vie. Et dire que tous ces zakouski vont être immangeables demain! Bon, autant profiter de la présence de la bibliothécaire canadienne. Je vais lui mettre l'eau à la bouche avec mes livres annotés par El Lissitzky, mes revues à numéro unique et mes blinis. Pour détendre l'atmosphère, il mit de la musique. Chère madame, voici les grands succès du chanteur français Gilbert Bécaud enregistrés lors d'un spectacle à Bobino. Je crois que vous connaissez? La question surprit X. Bobino ou Bécaud?

Elle voulait partir mais son hôte la retint presque de force. Asseyez-vous confortablement et relaxez. Je suis le guide de ce petit musée. Il fit un geste circulaire de la main, montrant la pièce qui ressemblait à la caverne d'Ali Baba. Vous n'aurez qu'à m'écouter, comme au théâtre. Le thé sera bientôt prêt et j'ai des amuse-gueule qui n'attendent que vous.

La femme de chambre des résidences de l'université Lomonossov faisait un ménage sommaire chaque jeudi. Elle ouvrit les fenêtres, nettoya la cuvette, le bain et le lavabo. Elle ne toucha pas aux livres ni aux papiers rangés sur le petit bureau bancal. Elle

déplaça quelques vêtements pour mieux laver le plancher. Elle regarda, intriguée, le petit bidule qui permet à l'eau de bouillir. Elle vida enfin la corbeille à papier, remplie à ras bords. Il faut dire que celle-ci était minuscule. Et elle referma la fenêtre avant de partir.

Boris Antonovitch Astrov marchait dans des magasins éclairés par des ampoules si faibles qu'une bougie aurait été plus efficace. Celui des doubles et triples exemplaires était situé au sous-sol. Aucune lumière extérieure ne pouvait y pénétrer. Les livres étaient classés par ordre numérique d'arrivée et non par sujet. Un ouvrage sur les icônes pouvait côtoyer un traité de fabrication de porcelaine. Les livres d'architecture soviétique étaient aussi faciles à repérer qu'une aiguille dans une botte de foin. Mais Boris Antonovitch Astrov connaissait très bien les collections de la bibliothèque. L'œil aguerri, il allait de rayonnage en rayonnage et sa main, sûre d'elle, prenait le bon livre au bon endroit.

Trop beau pour être vrai! Oeufs à la cosaque, petits pâtés en croûte, betteraves et champignons marinés, harengs à la crème et tranches de pain noir grillées pour accompagner le caviar. Du beluga! J'apporterai les gâteaux et les fruits plus tard. Attention, le thé est chaud. Tout était si bien présenté. Des étoiles découpées dans des rondelles de betteraves et de carottes, des fines herbes qui simulaient des fleurs, des rondelles d'oignons émincés présentés comme des chapelets d'argent. "Et maintenant, que vais-je faire de tout ce temps que sera ma vie?" Bécaud terminait son tour de chant.

La collection de livres traitant d'architecture soviétique qui est sous mon toit est l'une des plus complètes qui soient. Plus exhaustive que celle de la Bibliothèque nationale des beaux-arts. Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski était grand et mince. De profil, il

ressemblait à un aigle. Il s'animait dans son discours, ses hautes pommettes légèrement rougies et ses yeux bleus fixant un ailleurs situé au-delà de la pièce musée.

Qui donc était cet homme? Il parlait avec passion et détachement. Il semblait attaché à ses objets mais voulait vendre à tout prix. Cela se voyait à sa façon de montrer avec retenue une page particulière, d'en tourner d'autres avec fébrilité. Il ressemblait à un acteur qui croyait en ce qu'il disait en tant qu'acteur, mais peu lui importait la chose une fois le rideau tombé.

Chère madame, voici Raboty arkhitéktournogo de Eisenstein, le père du célèbre cinéaste. Deuxième édition revue et augmentée de cet important ouvrage. Voyez, la copie est signée par l'auteur. De mémoire, X savait que la bibliothèque possédait ce titre. Mais avons-nous la première, la seconde ou la troisième édition? Est-il nécessaire d'acquérir la deuxième si nous avons déjà la troisième? Les Soviétiques sont reconnus pour les constantes mises à jour de leurs ouvrages. Si c'était plutôt la première qui manquait? À moins que je confonde avec un autre titre semblable. Ah! Ce serait si simple si j'avais la liste des desiderata en main. Où ais-je bien pu la ranger?

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski était toujours avec Eisenstein. Pouvait-elle se fier à ses explications? Il cherchait à vendre, de toute évidence, et pouvait donc dire n'importe quoi. Elle avait porté peu d'attention à ses propos. Et elle s'en voulait de s'être laissée distraire. Par quoi au juste? Par tout et par rien. La drôle de douleur au ventre revenait de façon intermittente. Ce n'est pas bien. Je suis en Russie par affaires, pas en vacances, et ce voyage est de la plus haute importance pour la bibliothèque. Mon temps

est précieux. J'ai plein de gens à rencontrer. Avec la disparition de la liste des desiderata, il me faudra mettre les bouchées doubles.

CHAPITRE VI

Elle ne prit pas même le temps de retirer la clef de la serrure. D'abord la valise et le sac fourre-tout, ensuite la trousse de toilette et le sac à linge sale. Puis chaque tiroir de la commode, retiré du meuble au cas où le document aurait glissé derrière. Tout objet susceptible d'en contenir un autre y passa. Elle avait déjà retourné sa serviette sens dessus dessous chez Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski. Cent pages avec couverture rigide et reliure à boudins, difficile de passer inaperçu. Ciel! La corbeille à papier! Non, voyons, je n'aurais pas fait cela. Quoi? Vide! X dut se rendre à l'évidence: la liste des desiderata n'était nulle part. Il lui fallait se procurer une autre copie, et ce le plus rapidement possible.

Au sous-sol de l'immeuble se trouvaient des téléphones. Rejoindre Montréal ne fut heureusement pas trop difficile. Nathalie était heureuse de lui parler et voulait tout savoir de ses deux premiers jours à Moscou. X se fit optimiste mais brève. Il y a quelque chose d'irréel que d'aller ainsi en Russie pour dépenser 100 000 \$. Ça me fait penser, dit Nathalie, à un ancien jeu de société qui occupait mes soirées dans ce coin retiré de Terre-Neuve où j'ai grandi. The Lucy Show Game. Il appartenait à ma mère qui... Nathalie, allons, tu m'en as déjà parlé et cet interurbain coûte une fortune. Je veux que tu m'envoies, via un service de messagerie, une copie de la liste des desiderata. Mais qu'est-il donc arrivé à la vôtre? Eh bien... je... elle... J'en ai besoin d'une autre, voilà tout. Elle reposa le combiné sur son support en se disant: une attente de cinq jours ouvrables. Puisque demain est vendredi, j'en ai pour une semaine.

La vérité était trop ridicule pour être avouée. Perdre un document de cette importance, il n'y avait aucune excuse à cela. L'avouer à Nathalie aurait été d'autant plus

pénible que X lui devait beaucoup. Sitôt après le décès du professeur Brault, Nathalie avait passé plusieurs semaines à vérifier titres et autres données bibliographiques dans des fichiers, des catalogues de vente, des bibliographies, des répertoires imprimés et électroniques. Tâche colossale que cette jeune bibliothécaire, récemment engagée au musée, avait accomplie avec brio. Elle faisait son travail avec sérieux mais une lueur de moquerie semblait percer en permanence dans ses yeux. Un jour, peu avant le départ de X pour Moscou, elle avait parlé du Lucy Show Game. Inspiré de la vedette de la télévision américaine Lucille Ball, alias Lucy, le jeu datait du début des années 60. Chaque joueur a un montant d'argent identique. Le premier à avoir tout dépensé gagne. Le jeu consiste à aller de magasin en magasin pour acheter des fourrures, des bijoux, des autos... J'y vois plus d'un point commun avec votre voyage. X s'était fâchée. Nous sommes une bibliothèque sérieuse qui fonctionne au sein d'un musée réputé. Nous ne jouons pas. Nous développons des collections. Nathalie s'était aussitôt excusée. Mais sans grande conviction.

De retour à sa chambre, X fit un geste maladroit et un objet roula sous le lit. Munie de sa lampe de poche, toujours pratique pour qui sait voyager, elle regarda par terre. Elle recula d'effroi. On trouve des surprises de toutes sortes dans les chambres d'hôtel. X avait vu bien des choses dans sa vie mais cela, non, jamais. Entourée de poussière, des billes reposaient calmement sur le plancher. Pareil, c'est tout à fait pareil, se dit-elle. Je n'en reviens pas. Elle les sortit de leur cachette et lava les huit billes rouges.

Outre quelques voyageurs comme X, les résidences universitaires étaient occupées par des étudiants étrangers qui venaient, seuls ou en famille, étudier à Moscou. Sur l'étage, elle avait vu des familles de deux et même trois enfants ainsi que des tricycles stationnés dans le corridor qui attendaient le retour du printemps. Les occupants qui la précédaient auraient donc eu des enfants, d'où la présence des billes, oubliées lors du départ.

Pour se remettre de ses émotions, elle but un thé en lisant la dernière parution du Moscow Tribune. On y parlait d'une production des Trois Soeurs de Tchekhov. L'idée d'entendre Olga, Macha et Irina dire, du fond de leur chef-lieu de gouvernement, "Moscou, c'est ce qu'il y a de mieux au monde! Partons!", plut à X. Ça m'empêchera de penser aux événements de la journée.

Le théâtre était petit et c'est tout juste si elle put se procurer un billet. Le journal avait attiré un grand nombre de spectateurs étrangers. Elle laissa son manteau au vestiaire. Dans le hall d'entrée se trouvait un buffet. Pourquoi pas une tartine de caviar? Et une autre de saumon fumé?

X aimait Tchekhov et connaissait ses pièces par coeur. Elle n'eut aucun problème à suivre l'action et à pleurer et rire avec les trois femmes. La scène de l'incendie, à l'acte III, la laissa songeuse, surtout quand Irina dit : "la vie passe, elle ne reviendra jamais, et jamais, jamais nous n'irons à Moscou." Andrei, leur frère, était particulièrement ridicule avec son épouse le menant par le bout du nez et tout aussi pitoyable avec ses rêves qui s'enlissent et rapetissent à chacun des actes. Elle était sur le point de quitter le théâtre lorsqu'une dame s'approcha timidement d'elle. Âgée d'au moins 60 ans, sa tenue avait un

chic européen. Elle s'adressa à X dans un russe hésitant parsemé de mots français. Quelle grande pièce, vous y étiez merveilleuse. X n'y comprenait rien. Mais de quoi parlez-vous?

La dame, une Belge en visite à Moscou, avait confondu X avec l'interprète d'Irina. Il est vrai que la ressemblance physique était frappante. Elles se mirent à parler sans réaliser qu'elles étaient maintenant seules et qu'on attendait leur départ pour fermer. Une fois un spectacle terminé, les Russes ne s'attardent pas: la place se vide en un temps record. À cause du caviar et du saumon, X avait soif et proposa d'aller se désaltérer. Je n'en aurais rien fait avec un homme, car on ne sait jamais. Il faut être prudente en voyage. Mais je ne risque rien avec cette vieille femme un tantinet excentrique.

Le temps s'était considérablement rafraîchi. À deux pas du théâtre se trouvait un petit café. La rue était animée par les piétons, les vendeurs ambulants de matriochkas et de châles ainsi qu'un montreur d'ours.

Elles sirotaient du thé et des biscuits secs. Je n'ai jamais compris pourquoi les trois soeurs ne retournaient pas à Moscou, là d'où elles viennent, d'ailleurs. Rien ne les en empêche, ni physiquement ni monétairement. Leur existence insipide est gâchée par faiblesse et par peur de la vie. Leur paralysie est à la fois tragique et absurde. Elles ont de grands rêves mais leurs espoirs se brisent ou se figent dans un présent morne. Parler, parler, c'est tout ce qu'elles savent faire. Avez-vous jamais eu des désirs profonds mais rien fait pour les réaliser? Cette dame est trop bavarde et trop curieuse. Mais sans attendre de réponse, elle poursuivit. J'espère que je ne vous ennue pas avec mes considérations philosophiques sur Tchekhov. Voir cette pièce-ci revêtait une importance

particulière pour moi car je me suis longtemps sentie leur parente. Les quatre soeurs! X écoutait poliment tout en ruminant cette question indiscreète. Je suis ici pour acheter des livres, pas pour me remettre en question. Et elle raconta le but de son voyage à la dame belge.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski venait d'ouvrir une pauvre valise en gros carton aux serrures rouillées. Un miracle que le carton ne soit pas éventré. Un programme de théâtre jauni parmi bien d'autres choses. Une pièce en français présentée à Moscou dans les années 60. Au sujet d'une maison, d'un déménagement, d'un lieu qu'on ne voulait pas quitter mais il le fallait car la maison tombait en ruines. Comment cela finissait-il? La pièce, il ne s'en souvenait plus. Mais la représentation, oui. Le bonheur de rencontrer les comédiens, de parler français avec eux, d'échanger de petits cadeaux. Ce vieil acteur, non il n'était pas si vieux mais il jouait le rôle d'un vieillard, qui lui avait donné un microsillon de son pays. Il lui avait remis des matriochkas. Quelle belle soirée! Et cela grâce à cet ancien élève qui travaillait comme décorateur de théâtre.

Les passants de la rue Arbat se faisaient de plus en plus rares. Le montreur d'ours décida de rentrer. Son animal, aveugle, le suivit au son du tambourin. Il retrouverait ses semblables, des plus jeunes et des moins jeunes, plusieurs ayant été rendus aveugles comme lui. Peut-être aurait-il un souper convenable cette fois? Peut-être que non. Autant être un ours en peluche dans de telles conditions.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski était trop épuisé pour s'endormir. Avoir fouillé dans sa vieille valise ne l'avait pas détendu. Il se promenait dans son petit appartement, touchant les objets au passage. Il avait ouvert les rideaux et la lune était

pleine. Si je la regarde assez longtemps, elle va m'hypnotiser comme quand j'étais enfant pour ensuite me transporter là-bas, au milieu de ces forêts denses, dans cette contrée brumeuse. Je ne verrai plus ces édifices hideux, ces réverbères dont la lumière m'aveugle et les rails du tram.

CHAPITRE VII

X glissa la main sous l'oreiller blanc et sourit. Les billes y reposaient. Elle les compta du bout des doigts : il n'en manquait aucune. Ne pas les laisser sans surveillance. Les apporter avec moi à l'école, au jeu, à la salle de bain. Ma mère ne les aurait pas bêtement trouvées. Quelle idée que de les cacher sous mon lit! Je savais pourtant que rien n'était à l'abri dans cette maison. Que tôt ou tard, tout trouverait sa place dans la boîte des pauvres.

Boris Antonovitch Astrov avait réuni ses collègues. Suite au décès d'Anna Petrovna Bourianova, il avait été désigné directeur intérimaire de la Bibliothèque nationale des beaux-arts. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, mais nous pourrions recevoir notre salaire des derniers mois et même payer le chauffage. Brouhaha et hochements de tête incrédules. Tous les mois en retard, avait anxieusement demandé une jeune femme enceinte? Plusieurs, plus que vous ne pensez. Mieux vaut rester prudent, se dit-il, et ne m'engager à rien de précis, ne pas donner trop de détails. Une bibliothécaire canadienne est intéressée à acquérir certains livres et revues que nous avons en double. Dou-ble! Il se pourrait que nous ayons plus de doubles que nous ne le croyons. Compris? Qui n'aurait pas acquiescé à la pensée que le chauffage reviendrait, comme avant, et que l'on mangerait autre chose que des pommes de terre. Néanmoins, un vieil homme portant une petite moustache osa demander: camarade Astrov, faut-il réviser la section 852.9g du manuel des politiques et procédures? Je m'en occupe, répondit-il d'un ton gêné.

Le libraire-antiquaire de la rue Kropotkinskaia avait plus d'antiquités que de livres. La boutique était en longueur et les objets placés derrière des comptoirs vitrés.

X poursuivait les rencontres inscrites à son agenda. Elle connaissait fort bien la collection d'architecture soviétique de la bibliothèque du musée et pouvait juger de la pertinence de ce qui lui était offert. La liste des desiderata n'était pas essentielle pour une première rencontre. Rapidement, elle sut qu'elle n'aurait pas à revenir ici. L'homme avait bien quelques livres sur le sujet mais tous faisaient déjà partie de la collection. Peu développée, soit, celle-ci comportait toutefois les principaux ouvrages publiés, et c'est justement ce que le libraire-antiquaire avait à offrir.

De sous un comptoir, il sortit et déroula des affiches de Rodchenko. Trop abîmés, se dit X, il est impensable d'acheter de telles affiches. Il en coûterait une fortune pour les faire remettre en état. Vous réalisez que des affiches des années 20 et 30 en état impeccable sont introuvables. Les miennes sont ce qu'il y a de mieux sur le marché. Il n'y a rien ailleurs en meilleur état. Il insistait trop. C'est moi qui suis en position de pouvoir, qui ai l'argent et qui décide quoi acheter. D'ailleurs, le professeur Brault n'avait rien prévu pour la restauration. Allez! Un nom à rayer de la liste. Un de plus, non un de moins. La question de la dame belge lui revint en mémoire et cela l'irrita.

Elle était sur le point de quitter lorsque d'élégants et fragiles verres blancs gravés retinrent son attention. Il y avait aussi des verres à pied dessinés avec de l'or, de l'argent et du platine et d'autres couleur rubis, améthyste et saphir datant du XVIIIe siècle. La verrerie vous intéresse? Elle demanda à voir le gobelet rubis. Vous savez, on cassait les verres au cours des grands dîners. Il en reste donc peu, très peu. Elle regarda au travers, fascinée. La boutique devint immédiatement rouge. La lumière, qui entrait à plein, s'adoucit. Les objets tout autour prenaient une autre dimension, déformés par le verre et

la couleur. À moins que vous ne préférerez celui-ci, plus ancien? Il vient de la manufacture d'Izmailovo, en banlieue de Moscou, fondée par des maîtres-verriers italiens de Murano invités par le père de Pierre le Grand. XVIIIe siècle authentique. Il fit tourner le vase irisé qui étincelait à chaque rayon de lumière capté.

X promenait son regard dans la lunette improvisée. L'homme lui parlait du tsar Alexei Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand. Elle n'entendait rien. Elle s'approcha de la fenêtre. Il neigeait. Les flocons prenaient une couleur de feu. Elle s'amusait comme une petite fille. L'arrivée d'un client mit brusquement fin au jeu. Elle remercia le libraire-antiquaire et sortit. Aurais-je dû acheter ce verre qui me plaisait tant? Bah! À quoi bon s'encombrer de choses inutiles?

Les billes avaient été rangées dans une grande boîte en carton. Elles avaient auparavant été placées dans un petit sac en plastique pour qu'elles ne s'éparpillent pas aux quatre coins de la boîte. Le printemps approchait et d'autres objets y étaient déjà. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Le mot d'ordre de sa mère. La boîte des pauvres avait droit à autant d'égards que le reste de la maison.

À chaque année, le grand ménage du printemps prenait des dimensions gigantesques et aurait été l'occasion de batailles épiques si X n'avait pas été de nature soumise. Tout ce qui se trouvait dans la maison était scruté et passait par une liste de critères d'utilité. Vêtements, revues, bijoux, literie, outils, linge de maison, disques, meubles, vaisselle et, bien sûr, jouets. On accumule tant d'objets inutiles au cours d'une année. Pour les jouets, c'était fort simple: donner tout ce que l'enfant avait reçu au cours des douze derniers mois. Seul un jouet pouvait être épargné, mais c'était la mère qui décidait lequel. Un

jouet éducatif, la plupart du temps. À huit ans, bientôt neuf, tu as passé l'âge de t'amuser avec des billes, tu es une grande fille maintenant. Que X aimait ses billes n'y changerait rien.

Au fond d'une cour sinistre, dans une banlieue sans charme de Moscou, habitait Alexandra Petrovna Doudakova. Elle était vieille. Son visage avait peu de rides mais ses yeux et ses mains disaient son âge avancé. Ses cheveux clairsemés laissaient voir le crâne. Tout était rouge dans l'appartement, y compris son occupante. Elle portait une robe fleurie rouge et des souliers de même couleur. Chaque pouce carré de l'entrée était occupé par des oeuvres murales, tissus et panneaux de bois richement décorés de motifs folkloriques russes aux couleurs vives où dominait le rouge. Même chose pour la pièce suivante, sauf qu'en plus, il y avait quantité d'étagères pleines à craquer d'objets en bois et en terre cuite de nature similaire. Trop, c'est trop. Je bouge à peine les yeux et tout se met à tourbillonner. Plateaux, matriochkas, oeufs, jouets en bois, bols, ustensiles...

Son hôtesse l'invita à s'asseoir dans une autre pièce, semblable à la précédente sauf pour un grand rectangle blanc sur un mur. Le thé était prêt. Elles burent en silence et X fixait l'espace blanc malgré elle. Ce vide brise l'harmonie des lieux et c'est bien triste. Il y a des années que c'est ainsi. Disons que les autres vides se sont peu à peu emplis d'objets, mais celui-là est resté tel quel. J'espérais trouver des objets lituaniens, célèbres pour leurs motifs particuliers, afin de compléter ma collection. Comme vous le savez, je collectionne l'art folklorique depuis plus de 70 ans. Ai-je bien entendu, se dit X? Qu'est-ce que je fais ici? Comment me sortir de ce nouveau pétrin? La dame continuait d'expliquer. J'avais un peu plus de huit ans quand j'ai fait mon premier achat. Un oeuf

en bois. Au cours des années, j'ai peu à peu accumulé des objets de partout à travers l'URSS, sauf la Lituanie. J'aurais tant voulu compléter ma collection. Il faut dire que les prix ont considérablement augmenté au cours des dernières années, depuis la chute du communisme à vrai dire. À présent, je me fais vieille. Sa voix, à peine audible, était brisée par l'émotion.

C'est en participant à la liste de discussion électronique SLAVLIBS, via Internet, que X avait entendu parler de cette femme. Dans une atmosphère informelle, on y échangeait conseils et commentaires entre bibliothécaires, principalement nord-américains, travaillant avec des collections slaves. X avait demandé des noms de collectionneurs de livres traitant d'architecture soviétique en Russie. Un collègue de l'Illinois lui avait donné le nom d'Alexandra Petrovna Doudakova. X lui avait écrit, elle avait répondu et tout semblait correspondre aux attentes de la bibliothécaire. À moins que ...

L'art folklorique est-il votre seule passion? Y aurait-il autre chose qui vous tienne à coeur? X espérait que tous ces objets ne soient qu'une couverture et que la dame n'attendait qu'un signe pour lui montrer ses véritables trésors. Elle rougit comme une couventine, s'excusa et revint avec une mince boîte de carton qu'elle ouvrit religieusement. Un dessin s'y trouvait. Chagall, dit-elle simplement. Et elle rougit davantage. Si j'avais eu les moyens de mes rêves, je serais aussi allée vers lui. Je n'ai que ce croquis. Je regrette, il n'est pas à vendre. Je ne m'en déferai qu'à la toute fin, lorsqu'il n'y aura plus rien dans cette maison.

Avec le plus de délicatesse possible, X expliqua le terrible malentendu. Plus elle parlait, plus Alexandra Petrovna Doudakova souriait. Ah! Quel soulagement! Je vais

donc conserver mes précieux objets, vous en êtes certaine? J'ai bien sûr besoin d'argent mais cela peut attendre encore un peu. Elle quitta de nouveau la pièce et revint avec une assiette de gâteaux et des matriochkas. Regardez, il y a en tout huit poupées. Je vous les donne en échange du grand bonheur que vous me faites en me laissant ma précieuse collection. Vous n'oserez pas dire non à une vieille femme heureuse? X jeta un coup d'œil distrait sur la première poupée gigogne, la plus grande. Ses traits étaient grossièrement dessinés. Les coups de pinceau étaient on ne peut plus maladroits. Soyons polie, c'est un cadeau, faisons comme si c'était beau. Vous prendrez bien d'autre thé? Et elle se mit à parler de l'enfance de son pays, qui parlait à travers cet art naïf.

CHAPITRE VIII

À Moscou, les voies principales sont larges, les automobilistes roulent à toute vitesse et les feux de circulation sont rares. Pour traverser en toute sécurité, il est préférable de s'engager dans un des nombreux passages souterrains. Des gens s'y postent afin d'écouler des marchandises aussi variées que montres, bulbes d'ail, sous-vêtements, fleurs et livres. Aux passages les plus fréquentés, on trouve des artistes qui croquent votre portrait en silhouette. Des mendiants, toujours silencieux, s'ajoutent au décor. Une véritable vie souterraine s'y est organisée.

X avait trouvé moyen de s'y perdre plus d'une fois. Elle se trompait de couloir et se retrouvait dans la mauvaise rue ou encore dans la bonne mais pas du côté désiré. Ce samedi soir-là, une panne de métro l'obligea à terminer le trajet à pied. Métro ou pas, elle passa un bon moment sous terre, plus qu'il n'aurait fallu. La dame belge lui avait donné rendez-vous au restaurant Grand Imperial. À tout moment, X consultait sa montre. Oh, là là! Oh, là là! Je vais être en retard. La ponctualité est la politesse des rois, lui avait enseigné sa mère. Mais je ne suis pas reine. C'est une expression qui signifie qu'il faut toujours être à l'heure. Elle arriva au restaurant huit minutes plus tard que prévu. La dame belge, déjà attablée, lisait un roman de la comtesse de Ségur et parut un peu embêtée d'avoir à interrompre sa lecture.

X avait pesé le pour et le contre avant de lui téléphoner. Elle est indiscreète, soit, mais elle répond à ses propres questions. Je n'ai qu'à la laisser parler. Si elle insiste, ni vu ni connu, je dis ce qui me plaît et, au besoin, j'invente. C'est quand même mieux que de passer la soirée seule. Elle avait été ravie de son appel. C'est moi qui choisis le restaurant et qui paie. Vous êtes mon invitée. Ne refusez pas, j'en serais peinée. J'ai bien

hâte à demain. Nous passerons une soirée agréable à parler de nous, vous la bibliothécaire en mission commerciale et moi, la libraire en vacances.

Il était le maître de sa librairie, une des plus réputée de Belgique, et moi je rêvais naïvement de faire équipe avec lui. Je viens d'un milieu aisé où une femme ne gagne pas sa vie. Elle se marie, c'est tout. C'était il y a quarante ans. Aujourd'hui, ce serait différent. J'aurais étudié pour devenir bibliothécaire, comme vous, et je n'aurais pas perdu mon temps. Rien de tel que ces petites crêpes, des blinis je crois, pour accompagner le caviar. J'espère que le repas vous plaît.

Toujours, il avait refusé mon aide et rejeté mes suggestions. Ta place est à la maison. À chacun de ses refus, mon rêve grandissait jusqu'au jour où je lui présentai un projet bien à moi. Je sais, de même que toi, qu'il y a un marché. Mais il ne voulait rien entendre. Il s'entêtait à vendre des atlas, des ouvrages anciens et modernes d'obstétrique, des éditions originales, des auteurs belges et étrangers, même des estampes et des affiches. Jamais de livres pour enfants. Au pays même qui a vu naître Tintin! Les libraires spécialisés dans ce domaine sont des Anglais, pas des Belges. De plus, ça ne fait pas sérieux. Ce n'est pas pour nous. Pas pour nous? J'étais d'accord sur ce point. C'était pour moi seule.

Je comptais m'occuper de tout. Mine de rien, je l'avais observé toutes ces années et j'avais appris les rudiments du métier. Je ne demandais que l'accès à une ou deux pièces de sa très vaste librairie, c'est tout. Vous savez, la librairie comprenait 18 pièces. J'avais l'argent qu'il fallait pour démarrer, ayant hérité de mes parents peu auparavant. Non, non et encore non. Mais fais donc de la broderie ou de l'aquarelle si tu t'ennuies tant. Ce

jour-là, il est parti en claquant la porte. Il n'est plus jamais revenu dans notre maison de Woluwe, en banlieue de Bruxelles.

Pendant que le chou et les pommes de terre cuisaient, la jeune femme enceinte de la Bibliothèque nationale des beaux-arts feuilletait un gros livre de recettes. La section des desserts était particulièrement alléchante. Si Boris Antonovitch Astrov dit vrai, mon enfant ne mangera pas que du chou. À chaque année, il aura une fête digne des tsars qui réunira toute la famille et plein d'amis. Voyons voir. Pour son premier anniversaire, ce sera une crème glacée aux framboises, des melons en gelée et du nougat aux noisettes. Peut-être sera-t-il un peu jeune pour du nougat. Je ferai plutôt un kissel à l'orange. À deux ans, il y aura un gâteau de fromage blanc, des fruits confits et une crème sibérienne. Le goûter pour l'année suivante comprendra des cerises glacées au miel, des blinis à la marmelade de pommes et un roulé à la crème de pavot. L'enfant semblait impatient de déguster toutes ces bonnes choses car il donnait de puissants coups de pied dans le ventre de sa mère.

Le feu avait commencé sournoisement, comme pour bien des feux. Sinon, il aurait prévenu les pompiers. Ce sont les voisins qui ont donné l'alarme. On a retrouvé son corps sous un amoncellement de livres. Une étagère était tombée sur lui. Presque tout était en cendres ou inutilisable. Les seuls livres qui ont été épargnés se trouvaient dans la cour arrière. Une douzaine dans une boîte en carton portant l'inscription "à retourner à monsieur Demolder". Là se trouvait une ancienne édition du Général Dourakine. J'espère que je ne vous ennuie pas avec l'histoire de ma vie. Le poulet à la Kiev venait d'être servi dans des assiettes en argent. X se régala.

Depuis huit ans, je tiens boutique. Livres européens pour enfants, XIXe et XXe siècles. À peine j'achète un livre qu'il est aussitôt vendu. Mes clients m'apportent des listes des desiderata épaisses comme ça. Savez-vous ce que c'est? Pardon, j'oubliais que vous êtes bibliothécaire. Au fait, selon certains historiens, c'est le père de la comtesse de Ségur qui aurait mis le feu à Moscou en 1812 pour contrer la Grande Armée de Napoléon. X, la bouche pleine de gaufres ukrainiennes, se demanda quel pouvait bien être le rapport entre la comtesse de Ségur et Moscou.

CHAPITRE IX

À son arrivée à la Bibliothèque nationale des beaux-arts, elle reconnut la vieille dame grossie par plusieurs chandails. Ce fut réciproque et, de plus, celle-ci sourit à X. Comme tout le personnel de la bibliothèque, elle était au courant de l'importance de la bibliothécaire canadienne. Les nouvelles, surtout les bonnes, vont vite.

Boris Antonovitch Astrov lui fit faire une visite des lieux : d'abord la section de référence, ouverte au public, puis les magasins dont l'accès était habituellement limité aux employés de la bibliothèque. Mais X était une usagère privilégiée et pouvait donc aller partout, sans restriction.

Nous avons développé un système de classification qui s'inspire, sur certains points de la classification décimale de Dewey et sur d'autres, de la Library of Congress, tout en s'en éloignant considérablement. Autrement dit, vos repères habituels ne vous seront pas utiles ici. Puisque vous n'utiliserez vraisemblablement que cette sous-section de la section de référence, qui regroupe répertoires bibliographiques courants, bibliographies rétrospectives, annuaires, encyclopédies et autres ouvrages de référence dans le domaine de l'architecture, cela ne sera pas un problème. Il lui fit signe de le suivre. Nous avons même Half a Century of Soviet Serials, 1917-1968 : a Bibliography and Union List of Serials Published in the USSR publié par la Library of Congress en 1968. Le livre était on ne peut plus familier à X, qui l'avait consulté à maintes reprises à la bibliothèque du musée. N'hésitez pas à me faire demander si vous ne trouvez pas ce que vous cherchez. Un petit bureau avait été aménagé pour son usage personnel. Une table, deux chaises, trois fleurs dans un verre et une gravure de la place Rouge au début du XIXe siècle. 1812, pouvait-on lire dans la légende.

La dame belge passait son temps comme bon lui semblait. Son pèlerinage quotidien la menait inmanquablement à la place Rouge pour admirer la cathédrale de Basile-le-Bienheureux. L'église l'attirait tel un aimant. Peu lui importait qu'elle commémore la victoire remportée par Ivan le Terrible à Kazan, en 1552, mettant fin au joug mongol. Seule comptait la féerie multicolore aux bulbes gaufrés, taillés ou côtelés qui évoquaient des écorces de melon et d'ananas, des gâteaux de miel, des écailles de poisson... Elle se croyait à l'intérieur d'un kaléidoscope aux dimensions gigantesques. Le monde extérieur n'existait plus. Jamais je ne serai repue de cette architecture qui déborde de joie de vivre. S'il avait fallu que l'église brûle en 1812 ... Ne pas penser au feu, cela risque de me porter malheur. Que dire de cet ourson qui se dandine devant le mausolée Lénine? Je désapprouve le sort de ces pauvres bêtes. Je crois qu'il est question d'un ours dans Diloy le chemineau. Bien des choses me ramènent à cette chère comtesse. Voilà un peu d'elle que je retrouve avec cet animal. Les émotions creusent l'appétit. J'ai bien mérité une glace à la vanille. Trois boules. Tiens, il commence à neiger.

Il neigeait à plein ciel lorsque l'homme fut déclaré mort. Impossible de l'enterrer à cause de la terre gelée. Sa veuve s'en trouva fort contrariée. On l'avait prévenue avec mille précautions que son mari n'était plus. Le feu, vous savez, est un ennemi qui a souvent le dernier mot. Elle s'était dit bon débarras, tout en laissant tomber quelques larmes pour les convenances. Rien n'alla assez vite à son goût. Sitôt le corps refroidi, elle se rua chez le notaire. Elle ne pouvait pas ne pas hériter. Malgré les désaccords, il était trop attaché aux apparences et aux obligations maritales. Une rebuffade après sa mort?

Impensable. Sans enfant, elle hérita effectivement de tout. Toi qui as toujours refusé mon aide, voilà enfin le moment de prendre ma place. Mieux vaut tard que jamais.

La dame belge trouvait X bien gentille et elle s'amusait en sa compagnie. Mais de là à lui raconter les détails de sa vie... Tout en mangeant sa glace, elle posa la question: qui est arrivé en premier? La comtesse de Ségur ou la Russie? Cela remonte à si longtemps. J'ai lu tant de fois l'Auberge de l'Ange Gardien et le Général Dourakine dont l'action se passe à Gromiline, près de Smolensk. La Russie a toujours été une Russie de mon invention où, pêle-mêle, se mêlaient musique de balalaïka et concerto no 1 de Tchaïkovski, Tchékhouv et contes populaires illustrés par Bilibine, châles colorés et troïka... Un lieu n'est intéressant que par l'invention qu'il provoque. Les tsars, Staline et la perestroïka, je suis au courant mais cela ne change en rien l'image que je me suis faite. Je savais bien qu'avec ce voyage... Ma Russie à moi n'existe pas, n'a jamais existé ailleurs que dans mon rêve. Mais le déplacement en valait la peine. Comme pour un casse-tête, je mets en place des morceaux, certains s'emboîtant, d'autres restant seuls. À moi de colorer les pièces qui seront restées blanches pour voir l'image finale qui sera révélée.

Les magasins étaient disposés sur plusieurs planchers et mezzanines qui ne communiquaient pas tous entre eux. Des stores épais, ou des rideaux selon les planchers, bloquaient la lumière du jour. Des odeurs d'humidité, de poussière ou de cuir étaient perceptibles un peu partout. L'escalier du mur nord du premier plancher ne conduisait qu'aux étages impairs et celui du mur sud menait aux étages pairs. Pour accéder au quatrième étage, il fallait se rendre au troisième et, de là, prendre un escalier dérobé qui

indiquait cinq avec une flèche montante mais qui, en réalité, menait à l'étage quatre. Pour aller du mur nord au mur sud, on devait traverser un ensemble d'étagères sagement alignées mais capricieusement divisées par de multiples colonnes.

Chaque matin, X rencontrait des collectionneurs et des libraires. Dix rencontres, dix résultats négatifs. Nul besoin de retourner chez ces gens. Et chaque après-midi, elle venait travailler à la Bibliothèque nationale des beaux-arts. Fort heureusement, le document Notices bibliographiques incomplètes n'avait pas subi le même sort que la liste des desiderata. Le sujet de ses recherches était d'obscures et rares publications soviétiques qui, plus souvent qu'autrement, n'apparaissaient nulle part dans les ouvrages de référence disponibles à la bibliothèque du musée, ni ailleurs à Montréal. Il s'agissait de s'assurer du nombre d'éditions d'un ouvrage donné et de l'année de chacune ou de la date de cessation d'une revue. Ces informations revêtaient une importance capitale pour les négociations et achats à venir. Avant de quitter Montréal, elle avait prévu passer quelque temps à cette tâche, de sorte que son horaire n'était pas vraiment retardé.

Chaque jour, à 16 heures, Boris Antonovitch Astrov venait prendre le thé. Il aurait bien aimé parler affaires mais X lui avait fait comprendre qu'il était trop tôt. Il ignorait tout de la perte de la liste des desiderata. Il n'osait insister. Et à très exactement 17 heures 45, X quittait la bibliothèque, qui fermait à 18 heures, pour aller souper avec la dame belge.

CHAPITRE X

En ce vendredi après-midi, X eut la curiosité d'aller faire un tour dans les magasins de la Bibliothèque nationale des beaux-arts. Boris Antonovitch Astrov était venu pour sa visite quotidienne mais il avait bu son thé en vitesse. Une importante réunion à préparer pour lundi. Je vous souhaite une bonne fin de semaine, madame. Soyez prudente, une tempête de neige est annoncée pour ce soir. La théière était pleine aux trois quarts quand il quitta le bureau de X.

J'ai bien droit à une récréation. Mes recherches bibliographiques sont quasi terminées. Quelle collection de référence formidable! Une vraie mine d'or. Consultons d'abord le fichier. Au fait, je me demande quand l'informatisation rattrapera cette bibliothèque. Somme toute, se dit X, il est plus facile de s'y retrouver avec un scatalogue sur fiches lorsque la langue d'usage nous est inconnue. Qu'est-ce que je viens de dire? Scatalogue? Voilà que je déparle. À n'entendre que du russe, j'en perds mon latin.

Elle chercha dans la section "sujet" et trouva plein de livres sur Chagall, un de ses peintres préférés. Je choisis un livre au hasard. Un véritable jeu d'enfant que d'utiliser ce scatalogue! Encore! Deux fois que la langue me fourche. Elle nota la cote, une longue suite de chiffres, de lettres majuscules et minuscules avec des points et des espaces ici et là. On dirait un code secret, ma foi! Boris Antonovitch Astrov lui avait remis un plan des magasins sur un pauvre papier jauni par l'acidité. Mon livre est au cinquième. En s'engageant dans la cage d'escalier, elle croisa l'employée enceinte. Elles échangèrent un sourire.

Se rendre au bon étage fut chose relativement aisée. Trouver le rayonnage fut plus compliqué, d'autant que l'éclairage laissait à désirer. Personne en vue. Elle faillit revenir

sur ses pas pour demander de l'aide. À quoi bon! J'y suis presque. Je serai de retour à mon bureau en criant ciseau. Le rayonnage enfin trouvé, elle ne fut pas au bout de ses peines. Le livre désiré était sur l'étagère la plus haute, ce qui posait problème pour quiconque ne mesurait pas 8 pieds. Elle tenta d'escalader l'ensemble, se servant des étagères en guise de marches. Trop dangereux, pas assez de place pour prendre appui. Pourquoi ne pas prendre un livre, n'importe lequel et m'en retourner? Après tout, Chagall n'était qu'un prétexte pour visiter les magasins. Ma fille, ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait.

Un tabouret se trouvait près d'une porte. En bonne fille qu'elle était, elle revint sur ses pas mais eut de la difficulté à retrouver le rayonnage, les rangées se ressemblant étrangement. On dirait une ville avec de larges avenues, des pâtés de maisons, des édifices en hauteur. La cote, ce petit bout de papier collé au dos des livres, en serait l'adresse civique. Jamais comme aujourd'hui cette analogie ne l'avait autant frappée. Imaginons que je suis dans la ville de Vitebsk, en Biélorussie et que je m'en vais dans la rue où demeure la famille Chagall. Le petit Marc m'attend pour jouer.

Boris Antonovitch Astrov marchait de long en large dans son bureau. C'est pour bien faire que j'agis, ou plutôt que je compte agir ainsi. Pourquoi alors est-ce que je me sens coupable? Le manuel des politiques et procédures était ouvert à la page 247, section 852.9g. Le document datait de l'après-guerre. La deuxième. Il n'avait pas été retouché. Les dirigeants politiques changeaient mais la vie continuait son cours normal. Un nom était remplacé par un autre, c'est tout. Mais depuis 1991, les choses bougeaient. Tôt ou tard, il aurait fallu revoir nos politiques et procédures. Autant commencer maintenant.

Logiquement, personne ne peut me contredire ni m'en vouloir. Nous avons tous faim et froid. Certains Russes s'en sortent mieux, bien qu'on retrouve peu de banquiers ou de gens d'affaires parmi les employés de la bibliothèque. Le marché noir n'est plus ce qu'il était. Ah! Les beaux jours du communisme! Il tailla son crayon. Voyons voir, commençons par les paragraphes sur l'identification des exemplaires multiples.

Il savait fort bien que le deuxième exemplaire d'un livre n'était pas forcément un double. Si un des deux était dédié, annoté ou qu'il s'y trouvait un ex-libris ou même des bouts de papier, tels que coupures de presse, et que ce livre provenait de la bibliothèque de Rodchenko... Il n'est pas question de se défaire ni de cet exemplaire ni de l'autre, intact. Dès qu'une différence, aussi minime soit-elle, se présentait, il ne s'agissait pas de doubles. Voilà un point à discuter. Pourquoi conserver l'exemplaire intact puisque nous gardons assurément celui de Rodchenko? D'autre part, si les deux livres viennent de deux tovaritch ordinaires comme moi, il n'y a aucune raison de garder les deux, même si une copie est abondamment annotée. Mais si je devenais célèbre dans trente ans... Il serait dommage de s'être défait de quelque chose qui pourrait devenir important. Nous, bibliothécaires, maîtrisons l'art de couper les cheveux en quatre. Me voilà en train d'apporter des arguments pour tout conserver, alors que je veux convaincre mes supérieurs et collègues du contraire.

Le tabouret était chancelant à souhait et elle perdit l'équilibre. Elle eut juste le temps de prendre le livre voulu avant de se retrouver sur le derrière. Rien de brisé mais certaines parties du corps endolories. Elle avançait à petits pas incertains, péniblement. La porte n'est pas loin d'ici, j'y serai en criant ciseau. Soudain, la lumière s'éteignit sauf

pour une lampe d'urgence rouge, aussi brillante qu'une ampoule d'arbre de Noël, qui indiquait Выход.

La porte du cinquième menant à l'escalier était verrouillée. Un système automatique de sécurité se mettait en action à 18 heures précises. Elle longea tous les murs, dans l'espoir de trouver une issue, une porte quelconque qui mènerait quelque part. En vain. Elle cria, sans trop d'espoir. Me voilà prisonnière des magasins de la Bibliothèque nationale des beaux-arts pour la nuit. Ne pas s'énerver ni paniquer. Rien ne peut m'arriver. Je doute que la mafia se réunisse ici.

Il était 19 heures 20 lorsque la dame belge s'inquiéta de ne pas voir X arriver. Elle n'avait pas vu le temps passer, absorbée qu'elle était par la lecture de *l'Auberge de l'ange gardien*.

À 19 heures 25, Boris Antonivitch Astrov quitta la bibliothèque. Le passe-partout lui donnait un accès privilégié à son lieu de travail. Il pouvait venir et quitter à sa guise sans déclencher le système d'alarme. Il n'en usait que rarement. L'arrivée de cette bibliothécaire canadienne l'avait obligé à repenser à certains aspects de la bibliothéconomie russe, dont cette question des doubles exemplaires. Il passa devant le bureau de X sans même remarquer que la porte était ouverte et que son manteau reposait sur le dossier de la chaise.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski, les yeux hagards, était assis dans un fauteuil recouvert de tissu de qualité mais usé à la corde. Comment ai-je pu oublier? Les occasions de parler sont rares, mais elles l'ont toujours été. Je m'efforce de lire tous les

jours. Comment ai-je pu confondre ces deux mots : *lokys* et *arbata*? Que m'arrive-t-il? Je ne peux pas oublier, c'est tout ce qui me restera après la vente des livres.

L'ours en peluche le regardait. Il lui manquait un œil. Il caressa la peau à l'endroit où l'œil aurait dû être. Ce mystérieux colis arrivé un jour de novembre et adressé à moi, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski. Je devais avoir huit ans, pas davantage. Venant de Rudolph Nikolaïevitch Yaroshevski, le père de mon père. Lokys, mon ours, était dans le colis. Mon père n'avait pas osé me l'enlever. Cela aurait prouvé l'importance du geste de son père. Il feignit plutôt l'indifférence. Jamais il ne me parla de grand-père Rudolph et du conflit qui les séparait. C'est ma mère qui, en grand secret, m'avait raconté certaines choses. Le père, grand propriétaire terrien avant la Révolution. Son fils révolutionnaire ayant honte de ses origines et voulant renier son passé. Je savais que je ne devais pas préférer Lokys à mes autres jouets. Pas ouvertement. Mais une chose qu'il ignora, c'est que dans l'épaisse fourrure de mon ami, dans son ventre, se trouvait une ouverture. Un petit livre y avait été placé. L'ours, de son œil unique, regardait tendrement le vieil homme.

CHAPITRE XI

En criant ciseau ! Voilà où mon entêtement m'a menée. Ciseau, ciseau, ciseau, ciseau ! Elle criait à tue-tête jusqu'à ce qu'elle réalise le ridicule de la situation. C'est ma mère qui utilisait cette expression et je détestais l'entendre dire ce mot, pour tout et pour rien. Une tâche, un projet, n'importe quoi se faisait en criant ciseau ou ne se faisait pas. Pas droit à une deuxième chance. Elle, elle aurait dépensé les 100 000 \$ du professeur Brault le lendemain de son arrivée à Moscou. Alors que moi... Je me souviens de sa mort subite et je n'ai pu m'empêcher de penser qu'elle était morte en criant ciseau. J'avais vingt ans et je crois n'avoir jamais dit cette expression depuis.

Elle fouilla dans son sac: deux tablettes de chocolat en guise de souper. Je ne peux quand même pas manger des livres. Et la dame belge qui m'attend au restaurant! Que va-t-elle penser de moi? Que je lui pose un lapin? Va-t-elle s'inquiéter et essayer de me délivrer? Elle ne sait même pas que je suis à la bibliothèque. Elle ne connaît pas mon emploi du temps.

Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité. Puisque l'on fait des livres pop-up qui simulent le mouvement, d'autres accompagnés d'une audio-cassette et certains olfactifs que l'on gratte pour qu'une odeur s'en dégage, pourquoi n'y aurait-il pas des livres comestibles? Un livre de cuisine chinoise au goût de chow mein. L'italien goûterait le spaghetti sauce tomate. Et le clam chowder pour l'américain. Quant au livre russe, ce serait chou et pomme de terre avec un soupçon de betterave. Le caviar serait réservé à l'édition de luxe, limitée et numérotée sur papier fait main. Cela fait une éternité que je n'ai eu autant de plaisir. Quelle tête folle tu es. Tu es une grande fille de huit ans et tu dis des sottises comme si tu en avais quatre. Quand te décideras-tu à vieillir? Toi, tais-toi.

Je suis ce que tu voulais. J'occupe une position importante avec plein de responsabilités et de gros budgets à gérer. Que veux-tu de plus? Fiche-moi la paix. Tu as créé assez de problèmes avec tes maudits ciseaux.

X s'accroupit et prit plusieurs livres qu'elle empila les uns sur les autres, en commençant par les plus grands. Tous alignés du même côté, ils menaçaient sérieusement de tomber. Hourra! Voilà pour la tour de Pise. Bien sûr, ce serait un peu plus compliqué pour Basile-le-Bienheureux... Mais pas pour l'enceinte du Kremlin ni le mausolée de Lénine. La nuit risque d'être plus intéressante que je ne le pensais.

Voilà qui n'est guère poli. Tout de même, elle aurait pu me prévenir de son absence, se dit la dame belge en avalant une bouchée de boeuf Stroganov. Elle semblait une jeune personne bien. Un peu secrète, mais bien. À vrai dire, je sais que c'est une bibliothécaire canadienne en voyage d'affaires, mais c'est à peu près tout. Et s'il lui était arrivé quelque chose? À Moscou, on ne sait jamais. Devrais-je prévenir la police? Je n'ai guère le temps. Je quitte demain matin pour Bruxelles et mes valises ne sont pas prêtes. Les rencontres que l'on fait en voyage sont souvent superficielles et éphémères.

Les magasins étaient moins chauffés que les espaces publics. Ce qui est fort bon pour la conservation des livres mais nettement inconfortable pour les humains. X frissonna en pensant à son manteau. Si j'étais un ours, j'aurais ma protection naturelle. De lourds rideaux recouvraient les fenêtres. X en souleva un et regarda dehors. Une neige fine et légère tombait. La circulation automobile était intense. Un réverbère se trouvait tout près. Heureusement que je ne suis pas dans le magasin des exemplaires multiples car je serais enterrée au sous-sol avec aucune possibilité de lumière.

Le tissu était usé et poussiéreux. Je préfère ne pas savoir à quelle fréquence le grand ménage a lieu. Sûrement pas à chaque printemps. Dans ce cas-ci, je crois que Brejnev était encore au pouvoir. Cela me donne une idée. D'un geste décidé, elle tira sur le tissu. Un nuage de poussière s'éleva et elle toussa. Une immense fenêtre se retrouva sans rideau. Tant qu'à passer la nuit ici, que ce soit le plus confortablement possible. Elle choisit des livres d'épaisseur semblable et les plaça sur le sol, les uns à côté des autres, pour former une grande surface rectangulaire. Puis, elle fit une petite enceinte avec d'autres et transforma la tour de Pise en mausolée Lénine. Me voilà sur la place Rouge. Elle se coucha sur le lit improvisé et se couvrit du rideau.

La dame belge paya l'addition, prit un taxi et se retrouva à sa chambre au chic hôtel Roski. Sur le lit, deux grosses valises débordaient d'objets de toutes sortes. A chaque voyage, c'est la même chose. Je me dis que je dois me contrôler, être raisonnable mais c'est plus fort que moi. Je ne peux résister. Quels beaux châles! En pure laine et pour un prix dérisoire. Parfait pour camoufler quelques livres. Ces légendes russes illustrées par Bilibine étaient offertes à un prix ridiculement bas. Je ne pouvais rater l'occasion. Je sais déjà à qui je vendrai et combien. Beau profit en perspective ! Près de la table de chevet se trouvait un samovar en cuivre. Je ne sais pas comment je vais le transporter jusqu'à Woluwe.

L'employée enceinte de la Bibliothèque nationale des beaux-arts s'était couchée tôt. Un violent mal de tête lui avait coupé l'appétit. Elle s'endormit rapidement et dut sommeiller une ou deux heures avant de se réveiller brusquement. L'enfant qu'elle portait

donnait de violents coups de pied. À huit mois de grossesse, elle se demanda si le temps d'accoucher n'arriverait pas plus tôt que prévu.

CHAPITRE XII

La dame belge avait enfin réussi à boucler ses valises. Non, vraiment, je ne vois pas ce qui aurait pu lui arriver. Elle ne fréquente pas des criminels. À moins qu'elle ne m'ait menti sur le but de son voyage et qu'elle ne soit pas qui elle m'a dit qu'elle était. Si elle se trouve entre les mains de la mafia, la police n'y pourra pas grand chose. Allez! J'oublie cette bibliothécaire qui n'en est peut-être pas une et je m'endors en paix.

Une alarme d'automobile insistante et stridente, une de ces maudites inventions modernes, la réveilla brusquement. J'ai froid. Elle se recroquevilla sur elle-même et, sur le point de se rendormir, entendit des bruits de patins et de rondelle lancée contre un mur de planches. Elle finit par trouver le sommeil. Puis elle se réveilla de nouveau : son corps lui faisait comprendre quelque chose.

X souffrait de constipation depuis toujours. Tout déplacement aggravait la situation, de sorte qu'elle ne voyageait jamais sans sa trousse médicale. Suppositoires à la glycérine, huile de ricin, onguent anesthésique, comprimés de magnésie, tisane purgative et enfin, au cas où les choses seraient hors de contrôle, lavement dans un flacon compressible, prêt à utiliser. Plus d'une fois, elle avait eu à recourir à l'un ou l'autre de ces expédients.

Chose étrange, depuis son arrivée à Moscou, ses intestins s'étaient comportés normalement, sauf pour la diarrhée du début. Ce soir-là, un urgent besoin de déféquer la réveilla complètement. Impensable de trouver, voire de chercher une toilette. Les appels du corps se faisaient de plus en plus pressants. Elle n'eut d'autre choix que de s'accroupir à la turque entre deux rangées.

Il neigeait à plein ciel et la lune était presque pleine. Quelle abondance! Comment ai-je pu garder tout cela en moi.? Du bout du doigt, délicatement, elle toucha à ses selles.

Ni trop fermes ni trop molles. Aucune odeur ne s'en dégageait. En un mot, parfaites! Elle les recouvrit de deux mouchoirs de papier.

ВЫХОД, tout en rouge, semblait la narguer au loin. Elle dégourdit ses membres raidis par l'inconfort du lit improvisé. Enveloppée du rideau, elle déambulait de rayonnage en rayonnage. C'est au détour d'une rangée que l'Ours la surprit. C'était bien lui, aucun doute. Menoum, menoum, menoum! Une photo de l'animal accompagnait la copie d'un scénario. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour atteindre l'étagère. Il n'était pas seul. Pépinot et Capucine, Monsieur Surprise avec sa fraise et son justaucorps, Ulysse et son chapeau d'explorateur, la poupée Fanfreluche dans sa robe à crinoline, le Pirate Maboule et son inséparable Loup-Garou ... Des documents de toutes sortes : livres, microsillons, albums à colorier, scénarios et photos. Le tout recouvert d'une épaisse couche de poussière. Un banale lettre éclaircissait le mystère. Messieurs, merci pour information théâtre national russe enfants, exemples télévision jeunesse canadienne ci-joints, nombreux échanges attendus. En tête du papier : Radio-Canada. Date: novembre 1965. X resta immobile un long moment, ses yeux fixant un lieu lointain et inconnu d'elle.

Le gardien des résidences de l'université Lomonossov rangea une grande enveloppe venant du Canada. Sa destinataire n'était pas rentrée et il était fort tard. Sans doute avait-elle mieux à faire que de passer la nuit dans sa chambre. Il jeta un dernier coup d'œil avant de fermer le tiroir. Que de souvenirs! Cette célèbre partie Canada-URSS où Équipe Canada l'avait emporté à 34 secondes de la fin. Soyons honnêtes, les Canadiens étaient

les meilleurs. Ah! Ce Paul Henderson! Puis il reprit la lecture de son journal en espérant ne pas être dérangé de la nuit.

CHAPITRE XIII

Boris Antonovitch Astrov se présenta dès 8 heures à la Bibliothèque nationale des beaux-arts. Cette fichue réunion de lundi le tracassait. Depuis le décès d'Anna Petrovna Bourianova, ses tâches étaient plus nombreuses et la bibliothécaire canadienne était venue compliquer la situation. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. La porte du bureau de X était ouverte. L'était-elle hier? Il n'avait pas remarqué. Le manteau de la visiteuse s'y trouvait. Et la théière était remplie aux trois quarts de thé froid. Qu'est-ce que cela signifie, se demanda-t-il inquiet? La bibliothèque n'ouvre qu'à 9 heures pour les usagers, elle ne peut être arrivée avant moi. Il n'eut pas le temps de se poser d'autres questions : X se trouva devant lui, frissonnante et les cheveux défaits. J'ai soif, dit-elle.

À 8 heures, le système de sécurité était automatiquement désactivé. Par hasard, X avait essayé d'ouvrir la porte à ce moment précis et c'est ainsi qu'elle avait retrouvé la liberté. Maintenant, ils buvaient un thé bouillant. X se sentait mieux. Elle raconta sa mésaventure, sans entrer dans le détail des intestins et de l'Ours. Il n'en croyait pas ses oreilles et se confondait en excuses. En lui-même, il pensa qu'elle aurait pu être plus prudente. Quelle idée que d'aller seule dans les magasins!

À son arrivée aux résidences de l'université Lomonossov, on lui remit une grosse enveloppe du Canada. La fameuse liste des desiderata! Je l'avais complètement oubliée, celle-là. D'abord, un bon bain pour le corps et un double shampooing pour les cheveux. Je me sens sale de partout après ma drôle de nuit.

Les 100 000 \$ sont loin d'être dépensés. Mes rencontres n'ont rien donné de concret à ce jour. Plus les jours passent et plus je recule. J'ai l'impression d'avoir perdu mon temps, qu'une maladresse n'a pas attendu l'autre. Au lieu de trouver des livres

d'architecture soviétique qui manquent à la bibliothèque du musée, je dois me le répéter car je crois oublier pourquoi je suis ici, donc plutôt que de trouver ces livres, je tombe sur des billes et l'Ours. Dont je me souviens à peine. Pas parce que la mémoire me fait défaut, pas du tout. Parce que je n'ai pu écouter Pépinot et Capucine comme les autres enfants. Ni Bobino ni Monsieur Surprise. De rage, elle donna des coups de poing dans l'eau du bain. Les tuiles du mur et du plancher en furent tout éclaboussées. Il y avait plus d'eau hors de la baignoire que dedans. C'est pour ton bien, ma grande. La télévision, ce n'est bon ni pour les yeux ni pour la tête. Ces émissions sont remplies d'histoires ridicules avec une marionnette d'ours qui ne sait même pas parler. Va jouer dehors, sauter, courir, patiner. Va à la bibliothèque municipale.

Recommençons par le commencement. Première page, lettre A. *Arbata* ... euh... euh ... Passons à B. *Bijoti*, avoir peur. *Bulve*, pomme de terre. *Cia*, robinet et *cukrus*, sucre. Ça donne le goût de préparer un thé. Ah mais voilà, j'y suis! *Arbata*. Et toi, dit-il en souriant à l'ours installé à côté du bocal de billes, tu es *lokys*. Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski déposa un vieux livre à la couverture manquante. À chaque page, un dessin un peu naïf aux traits simples et grossiers, et un mot écrit en grosses lettres. Certaines pages étaient déchirées à force d'avoir été tournées. Le livre était de petit format. Un duodecimo, aurait dit un bibliothécaire ou un libraire.

Tout ce thé bu depuis tant d'années! Quelle surface de la terre ce liquide couvrirait-il? Autant que le lac Baïkal? Pendant que l'eau chauffait, il feuilletait une encyclopédie. Lac Baïkal, Sibérie orientale, couvert de glace de janvier à mai, le plus

profond du globe (1 741 mètres), longueur 636 km, largeur moyenne 48 km. Cela équivaut à combien de verres?

Les histoires de Martine, c'est pour les petites filles. Trop d'images, pas assez de texte. Tu es une grande fille de huit ans à présent. Tu vas commencer à lire des vrais livres. Elle et moi ensemble à la bibliothèque municipale. Je vais t'aider à choisir. Les aventures de l'infirmière Susan Barton? Peut-être un peu trop vieux. La comtesse de Ségur, voilà ce qu'il te faut. Je me retrouvai avec les Petites Filles Modèles, complètement désemparée. Les quelques Martine reçus en cadeau avaient trouvé place dans la boîte des pauvres. Puisque mes lectures seraient dorénavant contrôlées, je n'eus d'autre choix que de cesser de lire. J'ai consciencieusement emprunté tous les romans de la comtesse. Je lisais le résumé à l'endos de la couverture. Et je regardais, sans m'en lasser, les trop rares illustrations, m'inventant une histoire à partir d'elles. Je n'ai jamais su si les petites filles modèles du roman l'étaient vraiment ou si elles faisaient semblant comme moi. Ce n'est pas par hasard si j'ai choisi l'histoire de l'art à l'université, bravant la désapprobation maternelle. Mon désir de renouer avec le monde des images était si fort. Je n'avais pas assez de mes deux yeux pour rattraper le temps perdu.

La comtesse... la dame belge... le souper d'hier... À la réception de l'hôtel Roski, on lui dit qu'elle avait quitté le matin même. Dommage, se dit X.

Elle se coucha aussitôt. Il était midi et le soleil entrait à pleins rayons dans la petite chambre. Sur le bureau, les huit billes et les poupées gigognes, toutes à l'intérieur de la plus grosse, étaient protégées du soleil par l'abat-jour qui créait une zone d'ombre. X se tourna face au mur et se recouvrit complètement des draps et couvertures pour faire écran

à la lumière. Car il manquait de rideaux pour protéger complètement les trois fenêtres de la chambre. On dirait que je suis dans une tente. Pourquoi une tente? Un igloo serait plus approprié à la saison. Elle s'endormit tout de même...

CHAPITRE XIV

La Bibliothèque nationale des beaux-arts bourdonnait d'activité en ce samedi après-midi. Les nombreux usagers étaient attablés avec des piles de livres et s'affairaient, dans un silence religieux, à prendre des notes dans de petits cahiers d'écolier. Impensable de photocopier quoi que ce soit. Le seul appareil de l'édifice était surmonté d'un écriteau "hors d'usage" où les araignées avaient eu le temps de filer quelques toiles.

L'employée enceinte se sentait un peu lasse en montant les escaliers qui conduisaient aux magasins. L'enfant pesait lourdement dans son ventre. J'espère parachever le document d'ici l'accouchement. Il me reste à peine un mois pour compléter ce guide d'utilisation de la collection des arts plastiques de la scène. J'ai presque terminé la section sur le ballet. Il reste encore le théâtre, l'opéra ...

X dormait d'un sommeil agité. Elle changeait constamment de position, pliait et dépliait ses membres. Malgré tout ce remue-ménage, les draps et couvertures étaient restés en place. Le temps s'était couvert. La pénombre avait envahi peu à peu la chambre. Des chiens errants jappaient à la lune. Elle se réveilla en pleine noirceur.

Chaque samedi, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski faisait son lavage. Agenouillé devant la baignoire, il frottait, rinçait et tordait des draps pour aussitôt recommencer les mêmes gestes, jusqu'à ce que le tissu soit propre. Il les étendait ensuite dans la pièce principale grâce à un ingénieux système de ficelles, cordages et poulies, le centre étant retenu par le plafonnier. Pendant que les draps séchaient, on avait l'impression d'être sous une tente. Contrairement à ses anciens collègues de l'université, où il avait enseigné pendant plus de quarante ans, il aimait les tâches domestiques. Vieux garçon qui avait toujours vécu avec ses parents, il s'était spontanément offert pour aider

sa mère et, petit à petit, elle l'avait initié à la tenue d'une maison. Le rituel du lavage des draps, et surtout du séchage, lui plaisait particulièrement.

Arrivée au cinquième étage, le regard de l'employée enceinte fut attiré par un désordre inhabituel : fenêtre sans rideau, livres éparpillés sur le plancher. On aurait dit les blocs d'un énorme jeu de construction. Elle soupçonna un commis d'avoir délibérément mal accompli son travail. Ce n'est pas la première fois. J'irai me plaindre à Boris Antonovitch. Elle mit le pied sur deux mouchoirs en papier et se retint de justesse, grâce à une étagère providentiellement placée, pour ne pas tomber. Être bibliothécaire est plus dangereux que je ne le pensais. Quoi! Des excréments! De cette taille, ce ne peut venir de rats. De chiens alors? Des chiens dans la bibliothèque?

Lui, le professeur émérite de la Faculté d'Architecture de l'université, préférait ce lieu entre tous. Il y était bien, en paix. Il lui arrivait parfois de laver les draps deux fois par semaine, simplement pour le plaisir de les étendre. Les articulations de son vieux corps d'octogénaire étaient raidies, mais il arrivait néanmoins à s'asseoir sur le sol. Dans cette humidité, il se laissait aller à rêver de ce lieu qu'il n'avait jamais vu sinon en images, et encore! Ce lieu qu'il ne connaîtrait jamais car il n'existait plus. Des vapeurs montaient. Une odeur de feuilles pourries. Une haute et noire grille protégeait une vaste demeure. Un grand froid lui traversa le corps. Que je hais Moscou! Que je hais cet appartement. La vente des livres va-t-elle y changer quelque chose?

Boris Antonovitch, je vous jure que je n'ai pas rêvé. Elle raconta ce qu'elle venait de voir au cinquième. Il était clair que la bibliothécaire canadienne, et non le commis, était en cause. Mais il n'en dit rien à l'employée enceinte et n'en parlerait pas à X, ne

voulant pas compromettre la négociation d'un lucratif contrat. En affaires, il est de mise d'oublier certains détails. Dès qu'il fut seul, il prit la direction des magasins.

X était sur le point d'ouvrir la grosse enveloppe en provenance du Canada lorsque, soudain, l'électricité manqua. Il ventait très fort et la neige tourbillonnait du ciel vers le sol et du sol vers le ciel. Elle regarda dehors : aucune lumière en vue. Ma lampe de poche va me servir pour la seconde fois. Jamais je ne serai prise au dépourvu. En disant ces mots, la lumière de la lampe vacilla, retrouva son ardeur, tremblota encore pour s'éteindre complètement. Les piles! Le désir de se retrouver dehors la prit subitement.

Se construire un igloo en creusant dans un gros banc de neige. À la patinoire du quartier, la neige s'accumulait en bordure du mur de planches après chaque déneigement. Petite maison juste à ma taille, douce et accueillante. Mes patins sur l'épaule, attachés l'un à l'autre par les lacets, j'allais chaque soir à la patinoire après le souper. Je ne patinais que rarement, la glace étant occupée la plupart du temps par des garçons jouant au hockey. Il était doux d'être dehors, surtout quand une frénésie de ménage prenait ma mère. Avec elle, le grand ménage du printemps commençait en hiver, immédiatement après Noël, pour se terminer à l'automne peu après l'Halloween.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski pliait les draps séchés en des gestes précis. Son esprit était ailleurs. Ce n'est qu'une fois la tâche terminée qu'il réalisa sa bévue : sur quoi vais-je coucher à présent? Je dois tout déplier car je n'ai que ces draps.

Le fameux soir où je m'étais endormie dans mon igloo après y avoir caché cette bille... cette bille... Elle avait cru qu'elle serait plus en sécurité dehors que dedans. bercée par le crissement des patins sur la glace et la rondelle frappant les planches, je

dormais, apaisée et heureuse. Alertée par ma mère, c'est la police qui m'a trouvée. La partie de hockey était terminée depuis longtemps. J'ai été punie, privée de patinoire pendant trois semaines. Le dégel a commencé très tôt cette année-là. Il n'y avait plus de patinoire quand j'ai eu le droit d'y retourner! Je n'ai jamais retrouvé ma bille. X se sentit soudain très lasse. Elle avait froid. Les chiens errants hurlaient de plus en plus fort. À cause de la neige, elle ne pouvait voir s'ils étaient près ou loin. Elle prit peur et retourna à sa chambre des résidences universitaires. La lumière était revenue.

CHAPITRE XV

Ce n'est que le lendemain que X ouvrit l'enveloppe. Elle se réveilla sans entrain. Ce voyage est ridicule. Le défi de dépenser cet argent à l'étranger ne me tente plus. Dire que j'ai fièrement mis à jour mon curriculum vitae avant mon départ, ajoutant la mention: administration d'une donation de 100 000 \$ en Russie. Quant aux collègues jaloux de moi, je leur céderais ma place aujourd'hui, si je le pouvais. Qu'est-ce qui m'arrive? Je ne me reconnais plus. Je n'ai qu'un désir : dépenser cet argent au plus vite, peu importe comment. Ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait. N'oublie jamais cela, ma fille. Bien faire, d'accord, mais quoi au juste?

X trouva deux copies de la liste des desiderata accompagnées d'un petit mot de Nathalie. Bonne chance, chère "Lucy". Je vous souhaite de gagner la partie. Si je ne gagne pas, qui d'autre va gagner? Je joue contre moi-même. Quelle sera la récompense? Les huit billes rouges étaient sagement alignées sur la table de travail et semblaient la regarder.

Un banal jeu de parcours des années 60. Nathalie a gardé ce jeu, qui avait appartenu à sa mère. Deux générations pour qui il reste des traces du passé. De mon enfance, je n'ai rien que du vide. À chaque ménage du printemps, mon coeur se brisait mais avec les années, je me suis endurcie. Du moins le croyais-je. Une seconde nature, une hygiène de vie. Ne vivre qu'avec ce qui m'est utile dans le moment présent pour ensuite m'en défaire. Ne rien accumuler, ne rien collectionner. Quand même étrange que je travaille dans une bibliothèque de musée où tout, absolument tout, est conservé. Nous accumulons revues et livres courants, épuisés et rares. Comment se fait-il que je me sente à ma place dans un tel lieu où le passé est si important? C'est la première fois que je me

pose une telle question. Il était temps. Il y a plusieurs années que je suis au musée mais jamais comme aujourd'hui, je n'ai vu la différence entre mon travail et ma vie. Ma vie? Elle ne se résume quand même pas à mon travail. Dans mon curriculum vitae, section loisirs, j'ai écrit lecture, marche, cuisine. Ah oui, le thé. Non, je n'ai pas écrit cela mais j'ai bien une passion, enfin un intérêt, pour le thé. J'aime bien boire du thé.

Elle n'avait jamais su pourquoi sa mère n'aimait pas le thé. C'était une de ces choses qu'on ne demandait pas. Elle savait que ses deux tantes maternelles ne buvaient que du thé, rien d'autre, mais un thé si faible qu'il valait mieux l'appeler de l'eau chaude colorée. Ses soeurs, des célibataires qui vivaient ensemble, elle les tournait en ridicule. Des petites natures! Groupe humain dont elle ne faisait pas partie et dans lequel il n'était pas question que sa fille entre. Le thé, c'est pour les femmelettes. Les personnes fortes de caractère et de constitution boivent du café, un point c'est tout. Et de fait, ses tantes étaient fluettes, le dos courbé avant l'âge, toussant par ci, geignant par là, toujours à bouffer quelque pilule ou à avaler un quelconque sirop. Elles n'avaient foi qu'en leur médecin alors que sa mère n'en consultait aucun.

Tôt, elle avait appris à se taire. Elle n'avait pas remis en cause l'édit maternel à cause de sa nature conciliante. Du moins, en apparence. Une partie d'elle rêvait de vieillir le plus vite possible. Le liquide ambré l'attirait. Il lui semblait doux, subtil au goût. Que dire du plaisir de le déguster dans une belle tasse de fine porcelaine. Ne pas s'attendrir, ne pas perdre son temps en futilités, être efficace.

Quelle perte de temps que de s'arrêter en plein après-midi pour prendre le thé. *Afternoon tea. High tea.* Elle en rêvait. Elle rêvait de choses inutiles et quoi de plus

inutile qu'un musée? À 18 ans, sac au dos, grâce à l'argent épargné par de menus travaux, elle partit en Angleterre. Sa mère était d'accord : les voyages forment la jeunesse. À Londres, entre le British Museum et le Victoria & Albert, presque chaque jour, elle se retrouvait au Ritz ou au Claridge pour le thé. Elle dormait dans des lieux de fortune mais elle prenait le thé chaque jour. Elle rattrapait le temps perdu. L'inconnu qui l'attirait tant était maintenant sien.

CHAPITRE XVI

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski attendait X avec impatience en ce lundi matin. Le rituel d'arrivée était le même, avec coups de sonnette et mot de passe. Elle passa plus de trois heures à examiner la collection de livres et revues, la comparant avec la liste des desiderata, annotant celle-ci de mots ou de chiffres. Le tout ponctué dans sa tête de ah! et de non vraiment, c'est trop beau pour être vrai ! Tout en gardant un visage impassible pour ne pas se trahir.

Les annales de la Société des architectes de Leningrad étaient là au grand complet. Celles-là mêmes qui étaient publiées avec une régularité proverbiale. Ces fameuses annales, si riches en information de toutes sortes et dont les chercheurs sont avides. La collection remontait plus loin dans le temps avec les annales de la Société des architectes de Saint-Petersbourg. Le même organisme, avant et après la révolution. Richard Brault avait bien sûr demandé que l'argent serve à l'achat de livres sur l'architecture soviétique. Mais X ne voyait pas de problème à reculer de quelques années.

Pendant ce temps, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski se faisait le plus discret possible. X lui avait gentiment fait comprendre qu'elle préférerait ne pas être interrompue par des remarques et commentaires. Il faisait la navette entre la cuisine et la pièce principale, ve^{íll}ant à ce que le thé ne manque pas. Il tournait en rond comme un ours enchaîné, ne sachant quoi faire, n'osant prendre trop de place sans pour autant vouloir laisser X seule. Il lui restait un numéro spécial de la revue Arkhitektura za rhubezom à regarder. Tout en jetant un coup d'œil aux illustrations, elle tomba sur un étrange papier. On dirait le plan, ou plutôt le brouillon d'un plan de maison. Elle y regarda de plus près. Pas du tout. C'était le dessin malhabile d'un ours, sur un papier fortement jauni qui, avec

le temps, avait laissé sa trace entre les pages de la revue. Probablement un dessin d'enfant. L'animal, couché sur le ventre, était-il mort? Au gros crayon gras, on avait écrit quoi? LERYS? LOKYS? Ce n'était pas en alphabet cyrillique. Au même moment, elle vit un ours en peluche d'un âge certain qui reposait près du bocal de billes. Son regard alla du dessin au jouet. Intrigué, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski s'approcha. Il vit le dessin, le reconnut puis le lui retira délicatement. Je suis désolé, c'est une erreur, le dessin ne devait pas se trouver là. Il n'est pas à vendre. Visiblement ébranlé, il renversa son verre de thé, puis s'accrocha dans une pile de livres en allant chercher un torchon.

Boris Antonovitch Astrov avait eu tort de tant s'en faire. La réunion avec ses supérieurs s'était fort bien déroulée. Tous les changements proposés à la section 852.9g du manuel des politiques et procédures avaient été acceptés. Il y avait bien eu quelques discussions serrées et certains purs et durs, d'irréductibles bibliothécaires qui s'opposaient à tout changement, mais les arguments d'Astrov les avaient fait taire. Donc, feu vert pour disposer des doubles exemplaires. Et de certaines copies uniques aussi.

X dit enfin: voilà une fort intéressante collection, monsieur Yaroshevski. C'est à mon père que doivent revenir les honneurs. Je n'y suis pour rien. Il alla porter le torchon dans le cuisine, revint. Dois-je poursuivre ou me taire? Je ne risque rien, c'est une étrangère, elle repart sous peu dans son pays.

Cette collection, chère madame, a empoisonné ma vie. Du vivant de mon père, je ne pouvais l'empêcher de collectionner des livres en rapport avec l'architecture soviétique. Lui, le célèbre architecte qui avait fait la Révolution. Grande fut ma bêtise de lui

promettre, sur son lit de mort, que je garderais sa collection tant que je vivrais. Il est mort le même jour que Staline, le 5 mars 1953. Tout aurait été si simple si j'avais reçu la visite du KGB. Après le grand ménage chez Constantin Pavlevitch, un collègue, le pauvre homme était venu chercher réconfort chez moi. Il est vrai qu'il collectionnait les icônes, lui. Et la convoitise des hautes personnalités du régime pour les images sacrées était un secret de polichinelle. Avant même d'être acquises, si on peut dire, elles trouvaient preneur à prix d'or auprès d'Européens et d'Américains. Je devais le consoler de la perte de ses icônes et j'étais follement jaloux de sa situation. Pourquoi lui et pas moi? Mais qui aurait voulu de vieux livres d'architecture soviétique? Aucune valeur à l'Ouest. Le KGB n'avait pas de temps à perdre. Aujourd'hui remplacé par la mafia, celle-ci a des chats plus importants à fouetter.

CHAPITRE XVII

En fin de journée, la femme de ménage de la Bibliothèque nationale des beaux-arts faisait sa ronde habituelle. La corbeille à papier du nouveau directeur était anormalement lourde. Elle fit un geste maladroit et le contenu se répandit sur le plancher qu'elle venait de laver. En voyant des excréments à demi enveloppés dans des mouchoirs de papier, elle se dit: depuis la chute du communisme, que de choses on voit! Que de choses! Si je racontais tout, on m'accuserait d'avoir trop d'imagination. Et elle reprit ses tâches ménagères comme si de rien n'était.

La soirée se passa à compter. Ajuster des montants à la hausse ou à la baisse, additionner des dollars et les convertir en devises américaines. Qui aurait voulu de mon argent canadien en Russie? C'était la règle du jeu, imposée et acceptée dès le départ. Son doigt allait et venait à toute vitesse sur la calculette. La liste des desiderata était presque illisible à force d'annotations. Bonne idée que Nathalie m'en ait envoyé deux copies. Elle regarda le grand total. Naturellement, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski va vouloir négocier.

Tout en massant son index engourdi, elle revit ces marchands qui utilisaient le boulier compteur. Pas seulement ceux qui étaient installés au coin des rues ou dans les passages souterrains. L'abaque était aussi monnaie courante au grand magasin GOUM. Ce qui à X semblait être un énorme jouet servait très sérieusement les marchands qui faisaient glisser les boules sur les tiges parallèles avec des gestes à la fois rapides et assurés. Et pour annoncer le prix aux clients étrangers, comme moi, ils poinçonnent les chiffres sur une calculette!

Elle vérifiait ses calculs et s'arrêta au milieu d'une addition à cinq chiffres. Je les ai complètement oubliées! S'il fallait que quelqu'un... Dès demain, il me faut retourner aux magasins pour effacer toute trace de ma présence. Étais-je au troisième ou au cinquième? Je ne sais plus.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski regarda le verre de thé. *Arbata*. Mon père savait que j'apprenais, seul et en cachette, le lituanien, sa langue à lui qu'il n'a jamais parlée en ma présence. Pourquoi l'a-t-il toléré? Pourquoi alors ne m'a-t-il pas retiré l'ours en peluche? Ce marché douteux n'aurait jamais eu lieu. Je te laisse tranquille mais en retour, tu étudies pour devenir architecte, comme moi, et tu conserves ma collection. Échange secret où aucun mot n'avait été prononcé mais où chacun avait fort bien compris. J'ai accepté par faiblesse, par peur, je ne sais plus. J'ai excellé dans des études que je détestais. Heureusement, un poste a été affiché à l'université et ma carrière s'est passée dans l'enseignement. Ce qui est mieux que de faire des plans et de construire des édifices. Il y a aussi eu le théâtre pour me sortir de ce monde. Quel aurait été mon choix de vie si j'avais été libre? Décorateur de théâtre peut-être, ce lieu magique où le réel et l'imaginaire se rencontrent. Où tout devient possible. Peut-être. Si le KGB avait fait table rase chez moi, j'aurais pu avoir ma vie au lieu d'attendre, comme ces deux clochards de Beckett. C'est quoi leur nom déjà? Ah oui, Vladimir et Estragon.

Presque tous les livres qui manquaient à la bibliothèque du musée de l'architecture se trouvaient chez Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski. Plus de 90 %. Du jour au lendemain, la collection du Musée de l'architecture deviendra la plus importante d'Amérique. Les chercheurs universitaires viendront de partout pour consulter nos livres,

introuvables ailleurs. Le musée préparera des expositions dignes des grands musées européens. Notre réputation, déjà solide dans d'autres domaines, ira croissant. Qui sait? J'aurai peut-être une augmentation de salaire? Mieux encore, une promotion? Dans quelques années, on pensera à moi pour occuper le poste de directeur de la bibliothèque.

Et dire que ces idées me laissent froide. Je ne veux rien de tout cela. Elle avait chiffonné un bas pour y placer les billes et les empêcher de rouler. De loin, cela ressemblait à un nid avec de drôles d'oeufs.

Si j'additionnais mes maladresses et mes découvertes depuis mon arrivée à Moscou, j'ignore quelle serait la solution. Ma foi, si on me demandait mon nom, je pourrais presque dire X, l'inconnu en mathématiques.

Et si ces livres contenaient d'autres dessins de moi, enfant? Qui avait eu l'idée de les cacher là pour ensuite les oublier? Lui ou moi?

Si chaque livre trouvé était une pièce de casse-tête, l'image serait quasi complétée. Si j'étais Lucy, je serais sur le point de gagner la partie du Lucy Show Game... Si, si, si... Avec des si, on mettrait Paris en bouteille et Moscou... en samovar? J'ai quand même bien mérité un thé.

CHAPITRE XVIII

Elle avait annoncé à Boris Antonovitch Astrov que les discussions commenceraient mardi. Ses collègues et lui-même étaient impatients d'avoir des résultats tangibles, en billets verts de préférence. Il s'inquiétait du délai à parler affaires. Je ne sais rien de cette femme. Peut-être est-ce un imposteur qui travaille pour un gouvernement occidental? Il n'avait trouvé aucun document concernant la soi-disant correspondance entre la bibliothécaire canadienne et feu Anna Petrovna Bourianova. La carte d'affaires qu'elle lui avait remise à la première rencontre ne prouvait rien. Il aurait bien téléphoné au Musée de l'architecture, au Canada, mais le coût exorbitant de la communication l'avait arrêté.

Il ne la quittait pas d'une semelle. Il l'aïda à se défaire de son manteau, approcha une chaise pour qu'elle puisse retirer plus facilement ses bottes, replaça les quelques fleurs dans leur vase. Tout en parlant de la neige qui tombait à plein ciel. Quand elle fit mine d'aller en direction des magasins, il insista pour l'accompagner. De guerre lasse, elle laissa tomber le projet de rapatrier son bien. Au fond, je m'en fous. Qui pourrait prouver que ces selles sont les miennes? Je quitte Moscou dans quelques jours et je ne reverrai sans doute jamais cet homme.

Boris Antonovitch Astrov lut avec attention la liste des desiderata, du moins ce qui en restait, hochant la tête tout en prenant des notes. X avait utilisé la deuxième copie et tous les titres trouvés chez Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski avaient été biffés. Il s'attendait à une vente plus importante. J'aurais dû en promettre moins à mes collègues. Va pour payer le chauffage. Quant à l'arriéré des salaires... Où a-t-elle bien pu trouver les autres livres? Je sais qu'il y a plusieurs collectionneurs privés et des libraires

spécialisés à Moscou. Je serais curieux de savoir qui sont ces personnes, car il ne peut s'agir d'un seul individu.

Il la conduisit à son bureau. Les étagères étaient remplies à craquer et une forte odeur de renfermé s'en dégageait. X toussa. Il fit rapidement le tour, prenant ici et là un livre ou un numéro de revue. Voici une partie de ce qui vous manque. Quant au reste, je poursuis mes recherches aujourd'hui même. Je suis assuré de pouvoir combler vos lacunes. Boris Antonovitch Astrov savait très bien que les autres n'étaient pas des doubles. Il avait passé au peigne fin le magasin des exemplaires multiples et tout ce qui avait trait à l'architecture soviétique se trouvait dans cette pièce. Si vous voulez revenir en fin de journée, nous pourrons finaliser le tout.

X n'avait qu'une idée: retourner chez le libraire-antiquaire de la rue Kropotkinskaïa. Quel plaisir de vous revoir! Vous avez réfléchi à l'occasion unique qui se présentait à vous. Il faut savoir saisir la chance quand elle passe. Tout en parlant, il sortit les fameuses affiches de Rodchenko. X souriait. Vos affiches ne m'intéressent pas, je vous l'ai déjà dit. Et vos livres encore moins. Elle regardait partout. Un moment, elle craignit que l'objet convoité soit parti. Mais non. Le gobelet en verre couleur rubis avait simplement été déplacé. Flairant une vente, le libraire-antiquaire ne chercha pas à comprendre. Pour la forme, sans conviction, elle négocia le prix. L'objet précieux fut emballé dans des feuilles de Pravda, l'organe officiel du parti communiste de l'URSS, du temps que ce pays existait. Depuis, il était passé aux mains du secteur privé. *Pravda!*
Vérité!

Si notre catalogue était informatisé, je n'aurais pas à courir d'un fichier à l'autre, ouvrir un tiroir, le refermer, en ouvrir un autre, faire aller mes doigts à travers une série de fiches. Ce n'est pas pour demain. Je me demande si un jour nous pourrions nous offrir un tel luxe. Ce va-et-vient l'empêchait de penser à ce qu'il faisait : vendre des exemplaires uniques de la Bibliothèque nationale des beaux-arts. Il avait reçu l'approbation de ses supérieurs. Mieux valait ne pas trop y penser. Je préfère faire tout par moi-même. Le moins les autres en savent, le mieux ce sera.

Dès le début de sa correspondance avec X, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski avait commencé à accumuler des journaux. Aussitôt lus, aussitôt rangés dans une boîte qui était maintenant remplie à ras bords. S'il fallait qu'il en manque et qu'elle change d'idée, faute de papier d'emballage? Allons, allons! Je m'en fais pour rien. Des rouleaux de grosse ficelle et deux pots de colle complétaient le tout. Les livres étaient éparpillés aux quatre coins de la pièce principale. Il n'avait pas trouvé d'autres dessins.

Un grand brouhaha accueillit X à son retour à la Bibliothèque nationale des beaux-arts. Boris Antonovitch Astrov, visiblement nerveux, donnait des ordres brefs. On entourait l'employée enceinte, on l'aidait avec son manteau. La bouche grand ouverte, le souffle retenu, elle avançait lentement. Une traînée d'eau la suivait. On la soutint jusque dehors où quelqu'un l'attendait.

Qui aurait prévu un accouchement prématuré, bredouilla Boris Antonovitch Astrov? Elle n'en est qu'à huit mois de grossesse. C'est son premier enfant. J'espère que tout ira bien pour elle. Elle nous est très dévouée. Revenons à nos affaires. Je suis heureux de vous annoncer que vos désirs sont tous comblés. X regarda les deux rangées de livres, les

comparant avec la liste des desiderata, vérifiant l'année d'édition, la pagination, la condition physique...

Astrov jubilait intérieurement. Une naissance ici, cela ne peut être que de bon augure. J'ai reçu aujourd'hui une lettre du responsable de la collection slave d'une université américaine. Il est à la recherche de livres sur les icônes. Je suis confiant, ce n'est qu'un début, d'autres demandes vont suivre, les factures et les salaires seront payés. Je devrai être plus prudent avec les exemplaires uniques. J'ai un peu forcé la note avec la bibliothécaire canadienne. Une fois ne sera pas coutume.

X fit une offre, majorée de 50% par Astrov. S'ensuit une contre-offre, quelques discussions et le marché fut conclu. X n'en éprouva aucune satisfaction.

Sur la rue Arbat, la vieille femme qui vendait des châles avait plus de succès que le montreur d'ours. Les gens achetaient sans même marchander. Ah! Ces touristes qui sont prêts à payer quatre fois le prix demandé. À un moment, elle craignit même de manquer de marchandise tant les ventes étaient bonnes. Le montreur d'ours la regardait d'un mauvais œil. Il se déplaça avec sa bête en direction du théâtre Vakhtangov. L'ourson muselé suivait son maître mais il manquait d'entrain.

CHAPITRE XIX

De gros bancs de neige s'accumulaient au coin des rues. Il neigeait depuis la veille et un vent vif s'était mis de la partie. Impuissantes, les vieilles Moscovites avec leur balai de branches regardaient tout ce blanc. Je quitte Moscou dans quelques jours, se dit X. J'espère que la tempête aura cessé sinon l'avion ne pourra pas décoller.

Tout était silencieux dans la cage d'escalier. Elle aurait aimé entendre encore une fois cette petite musique, cet air étouffé d'harmonica, ou plutôt de contrebasse. À moins que ce ne fut de l'accordéon. Coups de sonnette et mot de passe. C'est sans doute la dernière fois que je m'adonne à ce rituel, pensa-t-elle avec regret. Non, puisqu'il me faudra revenir pour l'emballage et régler la question du transport. Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski et Gilbert Bécaud l'accueillirent. Décidément, cet homme est francophile ou alors il veut me faire plaisir avec des chansons françaises. Elle sourit à l'idée que ce n'était pas sa dernière visite chez lui.

Elle était seule dans cette pièce qu'elle appelait la pièce musée. J'aime cette ambiance feutrée et encombrée d'objets tout à fait inutiles, qui ne sont là que pour le souvenir ou la beauté. Où je travaille, tout est ordonné et froid. Rien ne s'empile dangereusement comme ici. Quant à mon appartement, ce n'est guère différent. Elle pensa avec bonheur à son achat de la veille. Son regard n'en finissait plus de découvrir des choses cachées derrière d'autres. Soudain, Monsieur 100 000 Volts entonna: tu as volé, as volé, as volé, as volé, as volé l'orange...

Chaque invité avait apporté un cadeau, comme le veut la coutume. Poupée, service à thé en plastique, album à colorier, jeu de serpents et échelles, billes... Comme c'est original! C'est un jouet qui se donne rarement de nos jours. Tu verras, ma grande, tu

aimeras. Tu auras beaucoup de plaisir avec les billes. Ma mère semblait aimer ce cadeau, donc je pourrai peut-être le garder plus d'un an. Ma grande! Elle détestait se faire appeler ainsi, se sentant obligée de réagir comme une adulte. Elle remercia ses petites amies pour les beaux cadeaux, même si la poupée était affreuse (tant mieux, elle ira dans la boîte des pauvres et je n'en serai pas peinée) et que la couverture de l'album était abîmée. L'après-midi se passa comme toute fête enfantine: serpentins, chapeaux de papier, goûter avec bougies (fais un vœu, ma grande), jeu de l'âne et chaise musicale sur le grand succès de l'heure, l'Orange de Gilbert Bécaud. Comment l'oublier puisque je portais une robe de couleur orange?

Vais-je voler cet homme? Le pauvre, il est âgé et même si la collection n'est pas à proprement parler la sienne et qu'il est heureux de s'en défaire, il a sûrement besoin d'argent. Le coût de la vie est si cher à Moscou et le rouble ne cesse de se dévaluer. Le prix des oranges au coin des rues est le même qu'à Montréal! Je vais augmenter mon offre initiale. Il voudra négocier, comme il se doit. Je me laisse donc un peu de liberté pour monter encore de quelques milliers de dollars.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski revint avec un samovar surmonté d'une petite théière. Fascinée, elle regardait le gros récipient en cuivre. Il versa un peu de thé, très noir, dans un verre puis le dilua avec l'eau chaude qui s'écoula du samovar grâce au petit robinet. Le samovar ne contient donc pas de thé? Ah non, chère madame, pas du tout. Seulement de l'eau, qui est gardée chaude grâce à la cheminée intérieure où brûlent des charbons. On fait un thé très concentré dans une théière qui est placée en haut de la

cheminée pour rester au chaud. Des quartiers d'oranges accompagnaient le thé. Cet homme me gêne. J'augmente mon offre.

Les négociations commencèrent. X proposa d'acquérir la collection de Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski, ou plutôt celle de son père, pour un certain montant. Contre toute attente, il accepta sur-le-champ. Prise de court, elle ne sut comment réagir. Ma foi, c'est la première fois que je vis une telle situation. J'ai vraiment l'impression d'être malhonnête car j'étais bien sûr prête à donner davantage. Elle repensa aux zakouski et au caviar. Non, je ne peux accepter.

Il était allé chercher ses vieux journaux et commençait à emballer les livres. Bécaud s'était tu. Il souriait tout en fredonnant un petit air de musique familier à X. Il me semble reconnaître cette musique. Où l'ais-je entendue? Revenons à ce vol, non, cette négociation, enfin ce qui aurait dû en être une. Je ne peux laisser faire cela, peu importe ce que mes supérieurs me diraient. De but en blanc, elle offrit donc 10 000 \$ de plus. En monnaie canadienne, bien entendu. 20 000 \$ aurait pu sembler suspect.

Les ciseaux dans une main et un bout de ficelle dans la bouche, il regarda X d'un air ahuri. 10 000 \$? Visiblement, il n'y comprenait rien. Elle insista. Attendez j'ai une boîte pleine de vieilles cartes postales d'édifices des années 30 et 40 de même que quelques modèles réduits de constructions. X avait entendu parler de ces raretés qui atteignaient des prix faramineux sur le marché occidental. 10 000 \$ c'était donné. Je préfère me taire sinon je le mets mal à l'aise.

Je reviendrai demain. Rien ne presse pour emballer mes achats. Oh, que si! Je suis impatient de les voir quitter mon appartement. Puis-je vous aider? Non, je vous en

prie, chère madame, terminez votre thé. Elle insista et se retrouva avec lui à quatre pattes par terre, comme deux enfants. Le rouleau de ficelle roula dans un coin. X alla à sa recherche et renversa une pile de microsillons. Elle n'en était pas à sa première surprise depuis son arrivée à Moscou. Un homme portant gants et veston orné d'une marguerite, avec une canne et un chapeau melon. À sa droite, une marionnette à gaine aux longues tresses blondes. X se mit alors à pleurer tout doucement.

Êtes-vous blessée, chère madame? Voulez-vous que je vous aide à vous relever? Avez-vous mal? Ses pleurs redoublèrent. Ce disque vient de votre pays. Ne pleurez pas, il n'est pas brisé. Tombé, c'est tout. J'aime beaucoup la petite musique d'introduction. Attendez, je vais vous faire écouter. Je la fais souvent jouer, ça me détend. C'est malheureusement trop court. Je n'arrive pas à identifier les instruments. Harmonica? Accordéon? Il sortit un vieux microsillon de la pochette usée. J'ai pu pratiquer le français grâce aux dialogues entre le grand frère et la petite. Le pétard à la farine m'a longtemps intrigué. Qu'est-ce que cela pouvait être? X reconnut alors nettement cette musique entendue dans la cage d'escalier lors de sa première visite chez Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski. Elle demande de la réécouter. Il se plia de bonne grâce à son caprice. Après tout, n'avait-elle pas conclu avec lui un marché au-delà de ses espérances? Peu lui importait l'argent. Ce qu'il voulait, c'était de se débarrasser de cette collection et il avait réussi.

CHAPITRE XX

Entre chien et loup. L'heure particulière où la lumière est incertaine et bascule graduellement dans la noirceur. Le plus beau est de voir tomber la nuit, de l'accueillir en ouvrant grand les bras pour atténuer sa chute. La nuit en tombant se fait-elle mal? Toute petite, elle se posait la question. Le crépuscule était encore un cadeau pour X. Ce soir-là, il partageait la scène avec la neige et le vent brouillait les pistes. Les trottoirs, les rues, les édifices ne formaient qu'une seule masse blanche. Sur le point de traverser la rue pour rejoindre l'entrée du métro, elle entendit son nom. C'était Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski.

Je n'aurais pas dû vous laisser partir. J'étais tout à mon emballage et je n'ai pas pensé à la tempête. Ce n'est pas prudent alors j'ai couru vous rejoindre. Il l'avait ramenée chez lui. Le pauvre homme était encore tout essoufflé mais veillait avant tout au confort de X. Elle était emmaillotée dans une grosse couverture de laine rouge et ses pieds reposaient sur un tabouret. Vous risquiez de vous perdre. Je connais les tempêtes de neige à Moscou: la ville devient un labyrinthe, même pour les Moscovites qui n'ont jamais quitté leur ville. Je vous propose de passer la nuit ici. N'ayez pas peur. Je suis fort âgé et j'irai dormir dans la pièce voisine. Vous n'avez rien à craindre, je vous assure. Son regard était doux et sa voix sincère. X n'avait aucun désir de quitter le nid douillet où elle était engourdie de bonheur. Elle bénissait cette tempête qui lui ferait passer plus de temps dans cet appartement qu'elle aimait de plus en plus.

Je crains que le repas ne soit frugal et je m'en excuse. Elle l'entendait aller et venir dans la cuisine et elle pensa à sa mère faisant des gestes similaires. Cette odeur de biscuits tout chauds! À 16 heures, après l'école, quelques copines de classe se réunissaient chez

l'une ou l'autre pour faire ensemble leurs devoirs. X se joignait parfois au groupe. Le rituel était immuable. Collation en regardant leur émission de télévision préférée, jeux intérieurs ou extérieurs selon la saison et devoirs. Quand c'était à mon tour de recevoir, je les prévenais que le téléviseur était brisé. La grosse lampe doit être remplacée, ce qui veut dire une dépense majeure. À cause des autres priorités de la maison, cela pourrait prendre deux ou trois mois. J'avais la paix. Ce qui sauvait la situation: les délicieux biscuits aux brisures de chocolat de ma mère. Mes camarades en raffolaient. Au fait, qu'est-ce que ce disque de Bobino fait ici, au coeur de Moscou?

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski revint avec des crêpes aux pommes de terre et de la crème sûre. J'ai appris le français et j'ai profité de toutes les occasions qui s'offraient à moi pour me perfectionner. Gilbert Bécaud et Bobino. Quand des artistes de langue française venaient à Moscou, j'assistais à leurs spectacles. Ah! Le théâtre français! Une troupe de votre pays était venue présenter deux pièces dans les années 60: Marivaux et Lara... Loro... Voulez-vous davantage de crème sûre? C'est un de mes péchés mignons.

X nageait en plein mystère. Du théâtre de chez nous à Moscou? J'étais évidemment trop jeune pour n'en souvenir. Elle insista pour connaître les détails. Attendez, je vais chercher le programme. Je l'ai revu récemment en fouillant dans une vieille valise. Il revint avec un papier jauni. Une maison, un jour de Françoise Loranger joué par le Théâtre du Rideau-Vert. Une vieille maison qu'on ne peut réparer faute d'argent. L'aïeul ne veut pas partir. Voilà, c'est lui. Cet acteur, c'est lui qui m'a donné le disque de Bobino. J'ai pu aller saluer les comédiens après le spectacle et échanger de

petits cadeaux. Cet acteur, attendez, son nom est... Il consulta le programme. André Cailloux. Il m'avait expliqué... son frère et Bobino... un quelconque lien... Je ne sais plus. Cela remontait à si loin. Cela remontait à si loin pour X également.

La tempête faisait toujours rage pendant que Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski préparait le sofa. Oreiller, draps, couvertures et coussins, tout était en place. Il éteignit et quitta discrètement la pièce. X entendait le vent souffler. "Il fait bon ici, il fait chaud, intime..." Cette phrase de Nina lui revint en mémoire. La Mouette est-elle ma pièce préférée de Tchekhov? Je crois que je les aime toutes.

Elle se tourna à gauche, à droite, encore à gauche et faillit tomber tant le sofa était étroit. Elle fredonnait la chanson de Bécaud malgré elle. Le sommeil tardait à venir. La respiration régulière de son hôte se faisait entendre tout près. Tu as volé, as volé, as volé... Oui, oui, j'ai volé une bille. Moi, la petite fille modèle, j'ai volé une bille et personne ne l'a jamais su. J'étais venue chez de vagues parents que je rencontrais une fois l'an. Ils étaient âgés et je m'ennuyais. Les adultes jouaient au bridge au salon. C'était un jeu si sérieux que je ne pouvais même pas parler. J'étais la seule enfant. J'avais apporté les Caprices de Gizelle ou le Mauvais Génie de la comtesse de Ségur. Je revenais de la toilette où, en vain, mes intestins avaient forcé. Une bille superbe couleur rouge, opaque, se trouvait sur le plancher. Pas une *cat's eye*. Elle semblait m'attendre. Ma main a été plus vite que ma pensée. Je l'ai cachée dans mon bas, sous mon pied. J'avais mal en marchant. À chaque pas, la bille entrait dans ma chair et me rappelait ma mauvaise action. C'était après le grand ménage du printemps où ma mère avait donné les billes reçues à mon anniversaire précédent et que j'avais maladroitement cachées sous mon lit.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski se réveilla brusquement. Est-ce que je rêve? Demain, tout sera fini et je me retrouverai seul avec moi-même dans cet appartement moscovite. Est-ce vraiment ce que je voulais?

Elle tourna et retourna la clef, puis la retira du robinet et donna de petits coups sur la surface cuivrée. Rien n'y fit. L'eau refusait de s'écouler. Le samovar était bel et bien bouché.

Elle dût faire appel à un plombier, aussi incroyable que cela paraisse. Un homme de grande taille se présenta. Il retira son manteau et un homme de taille inférieure en sortit. Lequel enleva son manteau à son tour et d'où sortit un autre homme de taille plus petite. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un tout petit homme, de taille idéale pour être à l'aise dans un samovar, apparaisse. Il se déclara le plombier spécialiste des samovars. Il portait une boîte à outils. Lui, il gardait son manteau.

Le plus grand des hommes souleva le couvercle du samovar. C'était une vieille bouilloire qui datait du XIXe siècle. Sous le couvercle se trouvait une échelle en cordage de la longueur de la cheminée intérieure. Il ajusta l'échelle à la cheminée et y installa le plombier. Puis, il referma le couvercle.

Il faisait noir. Le samovar était plein aux trois quarts. Le plombier descendit jusqu'au niveau du robinet, tout en bas, Puisque c'était un plombier spécialiste des samovars, il pouvait travailler sous l'eau et il savait s'orienter dans la noirceur. Il nettoya les oxydations qui bouchaient le robinet.

Les autres hommes attendaient patiemment le plombier, alignés par ordre de grandeur. La clef n'étant pas sur le robinet, l'eau sortit sans retenue. La table et la nappe furent inondées. L'eau s'écoula même sur le plancher.

Sur les parois intérieures, des plaques de calcaire étrangement lumineuses. À présent, le samovar était complètement sec. Le plombier remonta. Il frappa un long coup, suivi d'une pause, puis de quatre coups brefs et d'un dernier petit coup précédé d'une pause. Le plus grand des hommes vint le chercher.

Étaient-ils plusieurs ou un seul quand ils quittèrent son domicile? Elle ne le sut pas car elle était occupée à assécher le plancher. Quand elle releva la tête, elle vit qu'elle était seule. Y avait-il d'autres hommes encore, de taille inférieure, dans le manteau du plombier? Cela, elle ne le sut jamais.

CHAPITRE XXI

De grosses boîtes solidement attachées bloquaient l'entrée. Il fallut quelques secondes à X pour réaliser où elle était et pourquoi elle s'y trouvait. Il est tôt, chère madame. Restez couchée encore un peu. Que voulez-vous, je souffre d'insomnie. J'en ai profité pour terminer l'emballage des livres en faisant le moins de bruit possible. J'espère n'avoir pas troublé votre sommeil. Tout est prêt à quitter l'appartement. Il hésita avant de demander: vous n'avez pas changé d'avis? Notre entente de la veille tient toujours?

Il était visiblement préoccupé, semblable à un enfant à qui une récompense est promise mais qui craint au dernier moment, à cause d'une faute inconnue de lui, de ne pas la recevoir. Oui, c'était exactement ainsi. X avait devant elle le petit Volodia et non Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski, l'homme âgé d'au moins 70 ans. Et à sa droite se trouvait une petite fille vêtue d'une robe orange. L'image passa furtivement. Hallucinait-elle? Comme le jour où elle avait triomphalement annoncé à sa mère: j'ai vu la nuit tomber du ciel. Ce qui lui avait valu cette réponse: va te laver les yeux et cesse de dire des sornettes. X savait fort bien qu'une petite fille n'était pas là, en chair et en os, à sa place. Mais elle l'avait vue, juré craché par terre, les deux fesses en l'air. Que cette expression est vulgaire! Soigne ton langage, ma fille. Je ne veux pas entendre le mot fesse dans ma maison! On dit derrière ou on se tait.

J'ai passé mon temps à grandir plus vite que mon âge. Qu'est-ce que j'aurais aimé? Elle sourit en pensant au gobelet couleur rubis. Pas pour boire. Je m'en servirai comme d'une lunette, rien d'autre. Je suis folle, ça y est!

Boris Antonovitch Astrov était inquiet. Il n'avait reçu aucune nouvelle de l'employée enceinte et il craignait le pire. Huit mois, c'est bien tôt... Trop? Il n'osait communiquer avec la famille. Une petite boîte en direction de Montréal attendait la venue du service de messagerie. L'épisode Canada aura été décevant. J'ai déjà reçu des railleries de mes confrères et consoeurs. J'attendrai les résultats avec cette université américaine avant d'annoncer quoi que ce soit. J'ai vendu la peau de l'ours trop tôt. Ça m'apprendra.

X avait plié la couverture rouge avec grand soin. En replaçant le mieux possible le sofa et les coussins, sa main heurta un petit livre dans couverture. Un duodecimo! Pour enfants? Elle le feuilleta. Une lettre par page avec des dessins naïfs en noir et blanc. L'alphabet était en caractères romains mais la langue inconnue. Cela peut-être l'avait empêchée de bien dormir.

Où l'avez-vous trouvé? Il y a quelques jours que je le cherche. Cet abécédaire vient de mon grand-père, Rudolph Nikolaïevitch Yaroshevski. C'est avec ce livre que j'ai commencé à apprendre le lituanien, seul et en cachette. Ensuite, pour avoir accès à la Bibliothèque des langues et littératures étrangères, je me suis inscrit à des cours de français. Par hasard, sans intérêt réel, simplement parce qu'il ne restait plus de place pour le chinois, le géorgien ou l'allemand. Je ne pouvais étudier ouvertement le lituanien. Dans ma famille, le libre choix n'existait pas. Tout était contrôlé et soumis à l'approbation paternelle. Me révolter était impensable. Ma pauvre mère était l'ombre de mon père et l'approuvait en tout. Enfant unique, j'étais seul face à eux. Mes parents étaient donc lituaniens mais ils avaient tous deux renié leur passé et leur famille bourgeoise. Ils

croyaient en l'URSS et avaient fait la Révolution. Je ne pouvais m'aventurer dans cette contrée et ce passé honnis par eux. Le français a donc été une couverture et j'ai joué mon rôle avec sérieux et conviction. Tout en étudiant le français, je consultais en secret des ouvrages et dictionnaires lituaniens. Avec le temps, j'ai pris goût et intérêt à votre langue et votre culture. Mais ne m'en veuillez pas, mon véritable amour est pour le lituanien, ma langue.

Il fut interrompu par la sonnette. Le service de messagerie, que X avait appelé un peu plus tôt, arrivait. En voyant les boîtes, une à une, quitter son appartement, Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski ne put s'empêcher de pleurer. La pièce avait l'air étrangement vide. C'est de joie, chère madame, que je pleure. Je vais enfin commencer à vivre. À 80 ans, ce n'est pas trop tôt. Il fallait que je m'en défasse. Je n'aurais pu donner le tout à un compatriote. La collection devait quitter le pays, j'avais besoin d'une distance physique entre ces livres et moi.

Dans son énervement, il se mit à parler. J'ai fait fausse route toute ma vie et je le savais. Je marchais dans un chemin tracé d'avance par mes parents et qui pointait vers l'avant alors que c'est derrière que je voulais aller. Pendant ce temps que fut ma vie, des constructions modernes s'élevaient de chaque côté de ma route alors que moi, je rêvais des forêts denses, des lacs et marais de Lituanie. Comble d'ironie, on m'a appelé Vladimir, c'est-à-dire celui qui règne sur le monde. Vladimir Vladimirovitch, comme mon père. Pour régner sur le monde de mes parents. Car mon monde n'existe pas. Il n'a jamais existé ailleurs que dans mon imagination. L'avenir, ce qu'il m'en reste, est d'y retourner.

J'espère avoir assez de temps pour tout inventer. Je ne vous remercierai jamais assez, chère madame. Faites un souhait et, si je peux, je l'exaucerai.

X ne pouvait normalement recevoir de cadeaux lorsqu'une transaction était en cause. Au diable le voyage d'affaires et l'éthique professionnelle. Elle dit simplement ce mot: Bobino. Le microsillon? Mais il vous appartient, chère, très chère madame. Vous êtes mon sauveur. Je vous offre un thé avant de nous séparer à jamais? À l'idée que ce serait son dernier thé avec lui et qu'elle ne le reverrait jamais plus, X se sentit triste. D'accord, je prendrai bien un dernier thé avec vous. Comment dit-on thé en lituanien? *Arbata*. Et qu'allez-vous faire à présent? Aller à la rencontre de Rudolph Nikolaïevitch Yaroshevski.

Ce soir-là, après le spectacle, l'ourson muselé avait refusé de manger. Le montreur le trouvait bizarre depuis quelques temps. Couvait-il une quelconque maladie? Sa respiration était laborieuse.

CHAPITRE XXII

X avait quelques jours de liberté avant son retour à Montréal. Nullement intéressée à rencontrer d'autres bibliothécaires, elle jeta à la poubelle le répertoire des membres de l'International Federation of Librarian Associations. Des choses plus importantes l'attendaient.

Anton Pavlovitch Astrov était ému. Chers collègues, réjouissons-nous. Notre consœur a donné naissance, hier, à une adorable petite fille qui se porte à merveille. Tout s'est bien déroulé. Nous connaissons son intérêt pour la danse classique. Elle a donc décidé de nommer l'enfant Giselle, en souvenir du célèbre ballet romantique. Le prénom ne sonne pas russe, mais pourquoi pas? Longue et heureuse vie à la petite Giselle! Il leva son verre de thé et tous l'imitèrent. Une bibliothécaire aux cheveux grisonnants se mit à fredonner un air de ballet.

Elle fit le tour de plusieurs librairies anciennes et modernes. Dans ces dernières, les histoires de Walt Disney occupaient une bonne partie des étagères. X se doutait bien que de trouver des albums de Martine, c'était quasi impossible. Mais puisque des rencontres invraisemblables s'étaient produites jusqu'à présent... Elle se laissa tenter par une réimpression des contes populaires russes recueillis en 1901 par Afanassiev et illustrés par Ivan Bilibine. Les illustrations s'inspiraient d'anciennes miniatures, d'icônes et d'imagerie populaire. Elle ne pouvait lire le texte mais le foisonnement des illustrations la tint occupée une journée entière dans sa petite chambre des résidences universitaires Lomonossov. L'ornementation poussée à l'extrême, la surenchère, voire le détail inutile, trop, c'est trop, mais je ne m'en rassasie pas! Il y a abondance de formes et de couleurs

jusque dans la bordure richement ouvragée des images. Je n'ai jamais aimé vivre dans le dépouillement ni la sobriété. Le bonheur de s'encombrer de choses inutiles.

Le montreur d'ours de la rue Arbat s'était acharné à faire travailler l'ourson malade. Il faisait aller son tambourin. L'animal était debout sur ses pattes arrière mais bougeait à peine. Il accéléra le rythme de la musique. Les touristes s'arrêtaient mais, ne voyant pas de spectacle, repartaient aussi vite. La gueule ouverte et la langue bleutée, l'ourson respirait avec difficulté. Soudain, il cessa de haleter et tomba sur le ventre. Le montreur lui donna des coups de pied, timides d'abord puis de plus en plus violents. Il retourna la bête sur le dos. Elle se laissa faire. L'ourson muselé et enchaîné était mort. Il n'est plus aussi facile de trouver de jeunes bêtes en santé. Je le retiens, l'animal qui m'a vendu cet animal! Avec l'hiver qui arrive, comment vais-je joindre les deux bouts? Il est vrai que je vais vendre la peau de celui-ci. Mais c'est une bien petite peau.

Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski respirait de bonheur dans son appartement. Les livres et objets lui appartenant prenaient un tout autre éclairage depuis le départ de la collection de son père. Il installa l'ours en peluche sur une chaise. Lokys I, moi Vladimir Vladimirovitch Yaroshevski, descendant de Rudolph Nikolaïevitch Yaroshevski, je serai votre très humble et très dévoué serviteur. Je vous le promets solennellement.

Le départ était pour le lendemain. En préparant ses bagages, elle regarda les huit matriochkas d'Anna Petrovna Doudakova. La plus grande n'est vraiment pas belle. L'artisan était pressé d'en finir. Mais comparé aux horreurs vues sur la rue Arbat et ailleurs, ce n'est pas si mal. Vraiment! S'inspirer des films de Disney pour décorer leurs poupées. La Belle et la Bête et Winnie l'Ourson en matriochkas! Par curiosité, et pour

la première fois, elle sortit les poupées gigognes. À chacune, la surprise de voir la finition du travail s'améliorer, se transformer, se raffiner. Jusqu'à la huitième, la plus petite, d'une beauté à couper le souffle. Le jour et la nuit entre elle et la plus grande. La plus précieuse. Les billes rouges et le gobelet couleur rubis reposaient avec le livre de contes, le microsillon et les poupées dans le sac à bandoulière qu'elle garderait avec elle dans l'avion.

Le chauffeur de taxi qui la conduisit à l'aéroport international Cheremetievo n'était pas bavard. N'eût été de la radio, elle n'aurait entendu que des jurons qu'il proférait à l'intention des autres conducteurs. Des airs de Noël inondaient déjà les ondes. Il est vrai qu'on était au début de décembre. Les cantiques de langue anglaise semblaient avoir la préférence à cette station radiophonique. Silent night, Jingle Bells, White Christmas et Santa Claus is Coming to Town se succédaient. La neige tombait silencieusement sur Moscou. "Then one foggy Christmas Eve / Santa came to say / Rudolph with your nose so bright / Won't you guide my sleigh tonight?" Sûrement qu'un Anglais d'Angleterre a écrit cette chanson, se dit X. Tiens, Rudolph... Mais qui donc a jamais entendu parler de *fog* la veille de Noël au Canada ou en Russie? On est beaucoup plus au nord, ici en Russie et là-bas au Canada. Ici au Canada et là-bas en Russie.

BIBLIOTHÈQUES INVISIBLES

Dans toute bibliothèque, normalement, il y a des livres, mais entre autres choses seulement. Nous n'y pouvons rien, ils sont là. Laissons-les là, faisons semblant que le Savoir, du moins celui que nous recherchons, n'est inscrit dans aucun d'eux et que la lecture n'offre point d'intérêt.

Peu importe, ainsi, qu'une bibliothèque contienne des livres : du moins supposons cela. Que subsiste-t-il ? Des choses. Il reste la bibliothèque matérielle avec son adresse civique, avec sa porte d'entrée, avec son système de plomberie, avec ses luminaires. Ces choses nous apportent une connaissance autre. Surtout les plus simples, les plus insignifiantes.

Mais quels objets, à part les livres, observons-nous, découvrons-nous dans de tels lieux ? Fleurs, cloisons, bouteilles, cendres, planchers... Et comment les lire ?

Pour cela, nous ferons appel à un rêveur. Ce qui distingue notre rêveur des usagers ordinaires ? "*Un émerveillement puéril, superficiel, éparpillé*"¹. Il ira de bibliothèque en bibliothèque et d'objet en objet et partagera avec nous ses découvertes. Idéalement, son parcours se fera de nuit, au clair de lune, pour qu'il soit seul et silencieux avec les choses. Les usagers et le personnel auront quitté les lieux. Ne restera que la bibliothèque telle que personne ne l'a jamais vue, puisqu'il n'y avait eu personne là et la nuit avant notre rêveur. Avec cet éclairage singulier, tout ce qui est invisible de jour prendra une autre dimension, un sens nouveau. À moins que ce ne soit son sens premier. Pour quelques visites, le soleil sera nécessaire pour certaines raisons. De temps en temps, sans doute, peut-être notre rêveur verra-t-il quelques livres. C'est humain.

Mais voici que son regard est d'abord attiré par une subtile odeur d'eau croupissante. L'eau de ces immenses vases, que l'on retrouve à chacun des cinq étages, n'a pas été changée aujourd'hui. Est-ce pour demain ? Les fleurs poursuivront donc leur dialogue avec l'eau de la veille, voire de l'avant-veille. Qu'importe à notre rêveur que le Boston Athenaeum soit dépositaire de l'une des collections les plus importantes sur les États Confédérés ou que l'on y trouve l'une des rares collections au monde sur la culture du peuple gitan ?

Il y a des fleurs fraîches partout et en tout temps. *"Since 1923 cut flowers have brightened the rooms of the Athenaeum, summer and winter, through the generosity of Mrs. William R. Mercer, who established a fund for this purpose in honor of her father, Charles Dana. This gift, surely one of the most imaginative and thoughtful ever received by the Athenaeum, is appreciated daily by staff and readers alike²."* La question capitale, pour notre rêveur, demeure : à quelle fréquence l'eau est-elle remplacée ?

Des fleurs nouvellement arrivées sentent bon les fleurs. Roses, oeillets, tulipes, marguerites... Même les fleurs dites inodores semblent dégager une agréable odeur de fleurs ! Mais à partir d'un certain point, qui varie selon la variété florale, les conditions de chauffage et la diligence du préposé à l'entretien, l'arôme se transforme en eau. Un peu à l'instar d'un livre qui, ne quittant jamais les rayons, sent la poussière ou le moisi et dont l'odeur première, celle du papier, du cuir et de la colle, n'est qu'un lointain souvenir. Si notre rêveur s'écoutait, il laisserait flâner ses doigts dans l'eau vieillie et captive. Elle a perdu en pureté mais s'est enrichie de la lente décomposition des fleurs.

Autre chose le préoccupe. Est-il préférable, ici, de laisser les fleurs se faner ou doit-on les jeter aux premiers signes de flétrissement ? Lui, il opterait pour changer l'eau, non les fleurs. Et alors, il verrait à chaque jour les oeillets, les roses, les marguerites et les tulipes baisser un peu plus la tête, telles des bougies qui flanchent. Que de beautés cachées enfin révélées ! Écouter le pétales tomber. Les voir flotter sur l'eau dormante, s'empiler les uns sur les autres et cacher la surface liquide. Un curieux étang avec de tout petits nénuphars. Une nature morte qui prend vie, avec des fleurs en train de mourir, plus réelle que celles des maîtres anciens hollandais, presque du Monet...

À vrai dire, ces fleurs ne sont ni vivantes ni mortes, puisqu'elles sont déracinées, soit, mais maintenues en vie grâce à l'eau, dans des sortes de limbes. Que dire de leurs voisines du cimetière, le Granary Burying Ground ? Grâce à cette bonne terre alimentée par les morts, les fleurs y resplendissent. Et si elles venaient en fait du cimetière ? Notre rêveur ne tient pas à vérifier, il laisse la question en suspens et poursuit sa promenade avec son nez pour guide. Car il fait trop noir pour y voir quoi que ce soit et c'est tant mieux.

*

Une situation économique précaire ne permet pas à la Lituanie de fleurir de fleurs fraîches sa Bibliothèque nationale. Les généreux mécènes, s'il s'en trouve, donnent ailleurs. Qu'à cela ne tienne ! Car les Lituaniens aiment d'un égal amour la lecture et les fleurs. Même en hiver, sous la neige et le froid, un marché extérieur de fleurs se tient chaque dimanche matin dans la capitale. Et mieux vaut arriver tôt. C'est donc un magnifique arrangement de fleurs, mais séchées cette fois, qui accueille notre rêveur tout en haut du grand escalier de la Bibliothèque nationale, à Vilnius. Un peu partout, il y a

d'autres bouquets de fleurs, de feuilles et de branches. Il n'y manque que les fruits. Les livres sont bien quelque part, mais il faut un certain temps pour les trouver. Quand on les cherche, bien sûr. Ce qui n'est pas le cas de notre rêveur, qui va de gerbe en gerbe. Du reste, une gerbe n'est-elle pas une manière de livre et une fleur, une manière de page ?

On les a probablement suspendues tête en bas afin qu'elles sèchent proprement. À l'abri de la lumière et de la poussière, comme il se doit. Les coloris naturels s'atténuent en séchant. Mais la délicatesse des formes compense cette perte. Chaque fleur est une fine dentelle au mouvement capricieux qui incite la caresse. Mais gare ! Un geste maladroit pourrait la réduire en poudre. Notre rêveur se contente de regarder avec respect, les mains sagement placées derrière le dos. Friables comme du papier jauni, graciles et fragiles, ces fleurs-ci sont immobilisées à jamais dans le temps comme dans l'espace.

Qu'advierait-il s'il versait de l'eau bouillante sur un bouquet ? Quelle boisson étrange, au goût de lointain et de passé, cela donnerait ! Sa rêverie paraît absurde ? Mais le thé ne vient-il pas des feuilles séchées d'une fleur, la *camellia sinensis* ?

La générosité des arrangements contraste avec un certain dénuement des lieux. Dénuement qu'il faut mesurer avec nos critères nord-américains : largesse, abondance. Il n'y a aucun photocopieur et qu'un seul ordinateur, débranché ou brisé, et fort peu de tables de travail pour tous ces gens. Les Lituaniens font bon usage de leur bibliothèque. La preuve : la contrebande.

Les contrebandiers ont prouvé à quel point ce peuple aime la lecture. *"Entre 1864 et 1905, la publication de livres en lituanien était interdite. Des ouvrages étaient alors publiés à l'étranger et introduits au pays par des contrebandiers, considérés comme des*

*héros du pays*³". La Lituanie était alors sous domination étrangère et le tsar avait défendu toute activité d'imprimerie et de production de livres. À Kaunas, deuxième ville du pays, un monument est d'ailleurs érigé en l'honneur de ceux qui ont donné leur vie pour la survie de livres lituaniens.

*

Feuilles de chêne, roses, pommiers et fleurs de lys. Les diverses salles de la bibliothèque municipale de Westmount sont décorées de hauts-reliefs, de bandes de couleurs murales et de murs entiers peints au pochoir. Pour voir tout cela, notre rêveur doit redresser la tête, le pauvre ! La position est inconfortable et carrément inhabituelle pour qui fréquente une bibliothèque. Car l'usager ordinaire va plutôt la tête penchée, soit vers le fichier, soit vers son livre.

La salle Westmount, ou salle au pochoir, est directement inspirée du style "Arts & Crafts". La technique consiste en la répétition d'un motif sur une surface donnée. Curieusement, cette répétition donne l'impression d'une transformation. Que de coups d'oeil changeants et imprévus ! La même chose, toujours, mais mouvante. Au fait, si notre rêveur a l'avantage d'être myope, cela rend l'aventure plus palpitante, à condition de laisser les lunettes dans l'étui. Très vite, le flou se modifie en une profondeur hallucinante. Le pochoir ne reproduit que deux dimensions. Comment se fait-il que notre rêveur en voit trois? Suis-je, se demande-t-il, assis dans un des fauteuils "Queen Ann" au tissu fleuri ou installé dans un bosquet au beau milieu de cette forêt d'arabesques ? Il ne sait plus.

La salle voisine est ornée de haut-reliefs. Les riches couleurs du pochoir, lie-de-vin et vert forêt, contrastent ici avec les feuilles de chêne sculptées, crème sur fond crème. Quel repos bienfaisant ! S'il le pouvait, notre rêveur fermerait les yeux et, du bout des doigts, effleurerait les écritures florales, comme un aveugle lisant du braille. Une histoire s'écrirait au fur et à mesure que la main caresserait les pictogrammes ou hiéroglyphes.

*

La bibliothèque municipale de Westmount est un brique (!) à lire, tout comme celle du Parlement, à Ottawa. Le pin blanc a été transformé en centaines de panneaux de bois ornés de bas-reliefs aux motifs mythologiques et végétaux. Plus de mille six cents, et pas deux pareils. Les livres non plus, sauf erreur, n'ont pas deux pages identiques.

*

Et si le lieu nommé "bibliothèque" n'existait pas, tout en contenant bel et bien des livres ? Les rayonnages de cette construction se trouveraient entre des massifs de cosmos et d'hémérocailles et le fichier, près d'une chute d'eau. Un tel bâtiment, si l'on peut dire, existe.

Nous retrouvons notre rêveur à la bibliothèque municipale de Terrebonne, à l'Île des Moulins. Ses murs sont de verre transparent. Quand il pleut, la pluie s'infiltré partout et l'intérieur n'existe plus. L'intérieur est dehors. À moins que ce ne soit l'inverse ? Quand il neige et qu'il vente, impossible de distinguer les livres sur les voyages de la chute d'eau gelée. Et si le parc de l'Île des Moulins était le résultat d'un aménagement paysager particulier pour donner l'illusion d'un intérieur savant, à savoir cette bibliothèque, dans un extérieur sauvage ? Et pourquoi donc intérieur et extérieur ne s'uniraient-ils pas pour

former un nouveau lieu ? À moins que les deux ne soient qu'illusion d'optique, des mirages et qu'il n'y ait rien du tout, dessous. Ou dedans ou dessus. Notre rêveur se retrouverait alors seul au milieu de sa rêverie, *i.e.* nulle part. Un château de cartes écroulé.

Dans les faits, la bibliothèque municipale de Terrebonne à l'Île des Moulins n'existe pas. Mais que sont les faits sur une île à moulins ? Notre rêveur a lu Cervantès, on s'en doutait.

*

De loin, la bibliothèque Beinecke, sur le campus de l'université Yale, se présente comme un immense bloc de glace. Les panneaux sont faits de marbre blanc du Vermont et ont une épaisseur d'un pouce et quart. Un matériau dur et on ne peut plus opaque.

Main non, dirait notre rêveur. Car il sait qu'à l'intérieur, lorsque le soleil éclaire le marbre, a lieu toute une métamorphose. Le blanc se transforme en tons dorés, ambrés, gris et bruns. Une traînée de caramel dégoulinant d'une cuillère ! Des éclats de noisettes et d'amandes pulvérisées ! Des plaques de chocolat praliné fondant au soleil ! Et un roudoudou par-ci, et un autre par-là !

Une sensation de bien-être extrême envahit notre rêveur. C'est comme s'il venait de manger. Il se dirige vers une encoignure, ce lieu privilégié aux mielleuses couleurs et à la douceur invitante. Il fait bon se blottir dans cet espace réduit. De près, les panneaux lui rappellent le papier marbré, ce papier particulier qui servait de page de garde aux livres des XVIIIe et XIXe siècles. Les deux panneaux de l'encoignure forment les plats d'un

gigantesque folio. Il avance encore un peu plus près et il ne peut plus ne pas entrer dans le livre. Comme le faisait si bien la poupée Fanfreluche dans la Boîte à surprises.

*

C'est une expérience d'une tout autre nature que vit notre rêveur à la Bibliothèque des lettres et des sciences humaines de l'Université de Montréal. Ça commence avec l'envie de voir un livre. Une fois n'est pas coutume. Muni d'un bout de papier sur lequel il a griffonné la cote, il erre au dernier étage du pavillon Samuel-Bronfman. Complètement perdu, même s'il a consulté le plan des rayonnages, il évite de justesse un chariot de livres à ranger. Il l'insulte, le compare à une voiture, le traite d'espèce de gros véhicule mal stationné ! Et les couloirs deviennent aussitôt des rues et des autoroutes ! Les étagères se transforment en gratte-ciel. Des ombres s'agitent, multipliant les obstacles dans ce centre-ville moderne. Impossible de trouver son livre. Il ne cherche plus qu'à fuir ce lieu. Impossible aussi. J'aurais dû égrener des miettes de pain comme le Petit Poucet, se dit-il en essayant de rebrousser chemin. Dans son égarement, il a failli utiliser la sortie de secours ! Puis, sans comprendre comment, il se retrouve tout bêtement à l'endroit désiré. Mais le livre qu'il cherchait, la Poétique de l'espace de Bachelard, ne s'y trouve pas.

*

Où vais-je me retrouver maintenant, se demande notre rêveur devant la bibliothèque Atwater. Tout de suite en entrant, il s'imagine en bijou précieux jalousement conservé dans une boîte Wedgwood. Le bleu des colonnes, très exactement ce bleu poudre, ainsi

que le blanc des murs évoquent en effet cette céramique si particulière qui a fait la renommée de l'industriel anglais Josiah Wedgwood. Il lève les yeux et tout bascule.

Le couvercle de la boîte s'est ouvert et notre rêveur flotte au milieu des nuages. Le bleu du ciel l'appelle. De hauts plafonds et un toit en verrière accentuent l'impression de profondeur céleste. C'est mille fois mieux qu'en avion ! Jusqu'où puis-je monter ?

Il grimpe un petit escalier et le voici aux magasins. Mais un regard vers le plancher, et le voilà de nouveau pris de vertige. Il perd pied sur ce plancher de verre au travers duquel il distingue le fond de la boîte. Il a beau fermer les yeux, il se voit tomber, tomber, tomber. Une chute sans fin tant le vertige est fort. Dans ces magasins, les plafonds sont bas. La boîte a-t-elle rétréci ou est-ce moi qui ai grandi ? À moins qu'il ne s'agisse d'un compartiment à même la première boîte, celle de l'entrée. Une boîte qui s'emboîterait dans une autre, comme ces boîtes gigognes japonaises.

Notre rêveur a repris son calme. Le silence poussiéreux est troublé par le lourd tic-tac de l'horloge massive, de marbre. Elle résonne si fort, tic et tac, qu'un doute, un de plus, le saisit : et si j'étais dans une horloge, laquelle se trouverait dans la boîte Wedgwood ?

*

Une armoire vitrée et fermée à clef. Plusieurs objets, sagement alignés et quelque peu poussiéreux, accompagnés de petits cartons d'identification. Les cartons sont parfois jaunis, légèrement déchirés ou un tout petit peu écornés. On y observe des lettres calligraphiées sur certains, l'encre est éventée parfois; d'autres notices sont écrites à la main, ou alors il y a un texte tapé sur une ancienne machine à écrire. Ces textes désignent

des objets de toutes sortes, évoquant l'histoire des États-Unis. Parmi eux, une petite bouteille opaque et hermétiquement fermée, depuis fort longtemps sans doute. Notre rêveur croit que c'est depuis 1774 car le texte dit qu'y reposent des feuilles préservées du *Boston Tea Party*.

Une armoire contient une bouteille, qui contient du thé, qui contient l'Histoire. Mais si le contenant était sans contenu, où serait-elle, l'Histoire ? Et si le carton d'identification avait été déplacé par le préposé à l'entretien ? Si, au lieu de thé, cette bouteille renfermait, pourquoi pas, une mèche de cheveux de George Washington ? Mais notre rêveur ne se souvient plus s'il était chauve ou non.

Ou alors, si le carton d'identification mentait ? Du thé ce serait, oui, mais du thé Salada ou du thé Tetley acheté récemment au supermarché du coin ? Mais notre rêveur a choisi de croire à cette histoire de thé : le sérieux et la renommée de la bibliothèque de recherche de l'American Antiquarian Society sont en jeu. De même que de telles questions nuisent à sa rêverie. *"Il y aura toujours plus de choses dans un coffret fermé que dans un coffret ouvert"*⁴.

Qu'attendent enfin ces feuilles ? Qu'une eau providentielle leur rende vie ? Rêvent-elles d'être infusées pour révéler leur passé ? Pour qu'on y lise l'avenir ? Mais quel avenir, puisque le leur est déjà là ?

Attente vaine car leur sort est de rester enfermées. Une grande quantité de leurs semblables se sont retrouvées dans l'eau du port de Boston, on le sait, macèrent encore là peut-être. Quelle drôle de boisson cela a dû donner pour les morues ! Un thé à nul autre pareil !

D'autres feuilles se retrouvent dans les parages de l'American Antiquarian Society, dans la petite ville de Worcester, au Massachusetts. Les nombreux arbres perdaient leurs feuilles en cette fin de semaine de l'Halloween qui coïncidait avec la visite de notre rêveur. Elles s'accumulaient dans les parcs, sur les trottoirs, dans la rue, bref partout où il mettait les pieds. Avec le risque de glisser à chaque pas à cause de l'averse de la veille. Notre rêveur ne peut s'empêcher de les comparer, ces feuilles mouillées, avec celles de la bouteille, en amoncellement sombre et captif, petites choses recroquevillées, sèches, tordues, flétries.

*

De la fête des revenants, passons à ceux qu'ils furent, passons aux morts. C'est logique pour notre rêveur qui ne s'embarrasse pas de chronologie. De son vivant, le docteur William Osler avait mis sur pied une impressionnante collection de documents sur l'histoire de la médecine et des sciences, qu'il a léguée à son *alma mater*, l'université McGill. En plus de livres, il y a à la bibliothèque Osler des objets ayant appartenu à son généreux donateur, tels que montre en or, bureau de travail... Des objets personnels, et un autre, encore plus personnel, derrière un panneau de bois : l'urne avec les cendres du docteur dedans.

Notre rêveur se gratte la tête : il n'a pas souvenir d'avoir côtoyé un mort à la bibliothèque. Des insectes à l'intérieur de vieux livres, oui, et même à plusieurs occasions. Leur petit corps desséché et aussi mince que la page où ils se trouvaient. D'autres insectes, prisonniers de toiles d'araignée. Des fleurs et des feuilles mortes, fort

souvent. Le squelette de petits rongeurs, une ou deux fois. Des gens malades, toussant ou reniflant, fort souvent. Mais un humain mort, ça non, jamais.

Advenant un incendie, pourrait-on distinguer les cendres de l'homme de celles des livres ? Notre rêveur sourit à l'idée que l'urne du docteur Osler serait à l'épreuve du feu.

*

Soudain, notre rêveur est bouche bée devant cet ensemble de contenants vides. Aucun doute possible, contrairement à l'American Antiquarian Society. Des étagères et encore des étagères remplies d'étuis. Où donc se trouve le livre qui, à l'origine, ne faisait qu'un avec lui ? Ailleurs, dans une autre salle. À la bibliothèque du Centre canadien d'architecture, les livres sont rangés avec les livres. *Idem* pour les étuis.

Ici, l'enveloppe, l'emballage n'est plus un accessoire passager, transitoire, mais la chose même. Départi de son double, de son contenu, il ne cache ni ne protège. Lui est-il facile d'oublier cet "autre", d'exister seul pour lui-même ? Peut-être que le souvenir du livre se moulant parfaitement à ses formes lui fait regretter son indépendance. Notre rêveur opterait plutôt pour l'allégresse de trouver, enfin, son droit d'exister sans rendre de compte à personne. L'étui recevrait ainsi ses lettres de noblesse.

Notre rêveur se fâcherait-il ? L'idée que ces étuis seraient vidés de tout contenu ne lui plaît pas du tout. Ils sont vides, ce qui n'est pas la même chose. Acheteur avisé, il visite ce joli quartier résidentiel en prenant des notes. Maison modeste ici mais solide. Celle-là a d'attrayantes couleurs. Dommage pour cette autre car il y a des lézardes à ses murs. À peine un an et déjà le toit sera à refaire. Et puis, il fera comme Boucle d'or chez les trois ours. Il s'installera dans l'une d'elles, pour voir s'il s'y sent bien, puis dans une

autre, et ainsi de suite, jusqu'à trouver la plus confortable. Il s'y endormira et fera de beaux rêves.

*

Et les livres, y en a-t-il près d'ici ? Oui, notre rêveur a effectivement vu des livres. Sauf que... Il les a regardés, examinés, caressés des yeux et des doigts. Il a respiré le papier, s'est grisé d'encre, de colle et de cuir. Il a séparé les pages d'un cahier avec ses doigts, rendant la déchirure irrégulière. Il prend plaisir à souffler sur la poussière accumulée sur la tranche de tête, pour ensuite éternuer tout son saoul. Le froissement des pages tournées, petits bruits rapides et secs ou plus lents, dans une caresse, un frottement selon la texture du papier ou l'impatience d'aller à la page suivante, lui plaît. L'enchaînement de ces sons est comme une berceuse et l'endort. Par les chaudes soirées d'été, il sait comment feuilleter la tranche avec son pouce pour s'éventer. Il a même osé, l'avouera-t-il ? Oui : il a arraché un petit morceau de page pour le laisser fondre sous la langue, comme une hostie.

Peut-être a-t-il aussi lu des livres. Qui sait ? Mais cela ne nous concerne pas.

*

Sans lunettes et malgré une langue inconnue de lui, voire un alphabet qui lui est étranger, notre rêveur reconnaît le livre. Sans hésiter un seul instant, il s'écrie "Alice" et son cri retentit dans la salle aux volets clos du Musée du livre de la Bibliothèque Lénine, à Moscou. Alice au pays des merveilles, en traduction russe, est offert aux visiteurs, ouvert à cet épisode où une souris raconte son histoire.

Le récit n'est pas qu'à lire, comme on a coutume de le faire, en déchiffrant des lettres qui forment des mots, lesquels composent des phrases et livrent des sens. Il est à regarder, sentir, manger. C'est pourquoi notre rêveur le reconnaîtrait partout où il irait. La disposition typographique suggère la forme sinueuse d'une queue de souris. Il sait que Lewis Carroll n'est pas le seul à avoir fait des calligrammes. Mais il est attaché à cette petite histoire sans queue ni tête, dont l'intention n'est que ludique. Jeu pour jeu, il "lit" le récit de haut en bas et inversement, et c'est aussi beau. De son doigt, il suit le mouvement de la queue. A-t-il bien vu ? Il a cru qu'elle se mettait à bouger.

*

L'embarras du choix devant l'étalage de bonbons est le même que devant la collection Nouvelle bibliothèque rose des éditions Hachette, à la bibliothèque municipale de Verdun. Les dos roses et blancs, soigneusement alignés les uns contre les autres, flambant neufs, ressemblent à ces boîtes de maïs soufflé rose, avec une surprise, un jouet à l'intérieur. Malgré les jujubes, réglisses et autres friandises ô combien alléchantes, notre rêveur choisit toujours le maïs soufflé rose. Plus d'une fois, il a passé la langue sur la couverture d'un livre, un peu déçu que ce ne soit pas sucré. Mais à chaque semaine, invariablement, il emprunte des romans de cette collection.

Donc, notre rêveur lit ? Il se pourrait que la Nouvelle bibliothèque rose ne fasse que prolonger le plaisir du maïs soufflé rose, une fois celui-ci dévoré. À cause, peut-être, d'une certaine ressemblance de contenant. La relation entre notre rêveur et cette collection est étrange et difficile à comprendre, mais c'est ainsi.

*

Et si les randonnées de notre rêveur, se mouvant comme une ombre d'une bibliothèque à l'autre, n'étaient qu'un prétexte ?

Et si ce parcours avait pour but de découvrir, non de retrouver la bibliothèque première, ou mieux le lieu premier, celui que l'on garde en soi, que l'on a déjà mais que l'on cherche sans cesse. ?

Rêver d'y retourner pour y demeurer ? Et si , en parlant du thé de Worcester, de la souris de Moscou, des cendres de McGill et de la boîte Wedgwood d'Atwater, il n'avait fait qu'imiter Marco Polo, le voyageur vénitien, s'adressant au grand Khan :

-Sire, désormais je t'ai parlé de toutes les villes que je connais.

-Il en reste une dont tu ne parles jamais.

Marco Polo baissa la tête.

-Venise, dit le Khan.

Marco sourit.

-Chaque fois que je fais la description d'une ville, je dis quelque chose de Venise.

Quand je t'interroge sur d'autres villes, je veux t'entendre parler d'elles. Et de Venise, quand je t'interroge sur Venise.

-Pour distinguer les qualités des autres, je dois partir d'une première ville qui reste implicite. Pour moi, c'est Venise.

-Alors tu devrais commencer tous tes récits de voyage par leur point de départ, en décrivant Venise telle qu'elle est, et tout entière, sans rien omettre de ce que tu te rappelles.

L'eau du lac frisait tout juste ; le reflet des branches de l'antique cour des Song se brisait en réverbérations qui scintillaient, comme des feuilles flottantes.

-Les images de la mémoire, une fois fixées par les paroles, s'effacent, constata Marco Polo. Peut-être, Venise, ai-je peur de la perdre toute en une fois, si j'en parle. Ou peut-être, parlant d'autres villes, l'ai-je déjà perdue, peu à peu.⁵

Références bibliographiques

- ¹Gaston Bachelard, La poétique de l'espace, Paris, Quadrige / Presses universitaires de France, 1994, p. 118.
- ²The Boston Athenaeum : a reader's guide, 3rd ed., Boston, the Proprietors of the Boston Athenaeum, 1988, pp. 16-17.
- ³Alain Stanké, Lituanie : l'indépendance en pleurs ou en fleurs, Montréal, Stanké, 1990, p. 141.
- ⁴Bachelard, op. cit., p. 30.
- ⁵Italo Calvino, Les villes invisibles, Paris, Éditions du Seuil, 1996, pp. 104-105.

Bibliographie

- Bachelard, Gaston. L'air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement. Paris : Librairie José Corti, 1996. Coll. Le livre de poche, Biblio, Essais. 350 p.
- _____. L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière. Paris : Librairie José Corti, 1942. 265 p.
- _____. La flamme d'une chandelle. Paris : Presses universitaires de France, 1996. Coll. Quadrige. 112 p.
- _____. L'intuition de l'instant. Paris : Stock, 1997. Coll. Le livre de poche, Biblio, Essais. 154 p.
- _____. La poétique de l'espace. Paris : Presses universitaires de France, 1994. Coll. Quadrige. 214 p.
- _____. La poétique de la rêverie. Paris : Presses universitaires de France, 1961. Coll. Bibliothèque de philosophie contemporaine. 183 p.
- _____. La psychanalyse du feu. Paris : Gallimard, 1968. Coll. Idées. 184 p.
- _____. La terre et les rêveries du repos : essai sur les images de l'intimité. Paris : José Corti, 1997. 339 p.
- Baratin, Marc et Christian Jacob. Le pouvoir des bibliothèques : la mémoire des livres en Occident. Paris : Albin Michel, 1996. Coll. Bibliothèque Albin Michel Histoire. 338 p.
- La bibliothèque en projet. No spécial de ARQ : la revue d'architecture. No 104 (août 1998). 24 p.
- Manguel, Alberto. Une histoire de la lecture. Arles : Actes Sud; Montréal, Actes. 1998. 428 p.
- Roudaut, Jean. Les dents de Bérénice : essai sur la représentation et l'évocation des bibliothèques. Paris, Deyrolle, 1996. 155 p.
- Stelmakh, Valeria D. (ed.). The image of the library : studies and views from several countries : collection of papers. Haifa : University of Haifa Library, 1994. 125 p.